This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

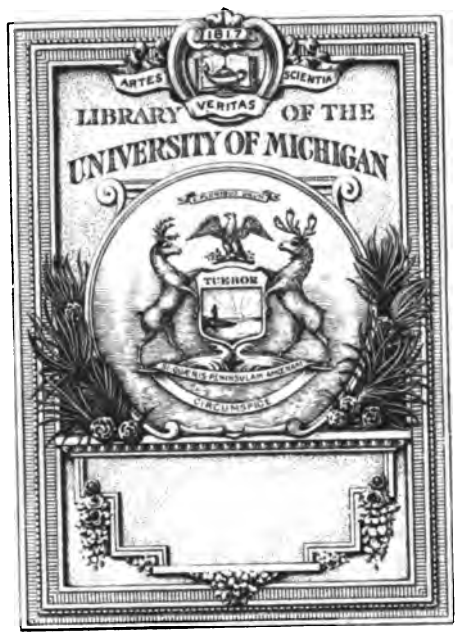
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

848
G968 r.

3e Année. — 198. 6 Janvier 1912

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES

JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS

Copyright by Sacha Guitry, 1912.

L'Illustration Théâtrale paraît mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.
Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.
Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — *Abonnement annuel :* France, 36 francs; Etranger, 48 francs.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

Un beau mariage, à la Renaissance.

L'AUTEUR d'*Un beau mariage* n'aime point les courriéristes de théâtre et les reporters qui, à la veille même d'une répétition générale, au moment par conséquent où un écrivain est absorbé par cent préoccupations — ou appréhensions — diverses, vont le harceler, le troubler de leurs questions, aussi multiples qu'indiscrètes. Or, M. Sacha Guitry, aux occupations d'un auteur pris par les dernières répétitions de sa pièce, pouvait ajouter les soucis de l'interprète chargé du principal rôle. Afin de satisfaire pourtant la légitime curiosité des interviewers qu'il lui fut impossible de recevoir, il répondit lui-même, en bloc, dans le *Journal*, avec son habituelle fantaisie, à toutes les questions qui lui auraient été vraisemblablement posées par ces messieurs. Et de ces réponses à d'imaginaires et judicieuses questions, en voici une dont la place est ici toute naturelle, en préface à cette pièce :

« Vous voulez peut-être savoir si j'ai le travail facile ?... Ah ! ça, oui, je vous le jure. Pas seulement facile, délicieux aussi et indispensable à mon bonheur.

» La preuve en est que je continue à appeler « vacances » l'époque où je travaille.

» Quand on a choisi la fonction de distraire les autres, il ne me semble pas qu'il faille remplir cette fonction sans plaisir.

» Si ça m'amuse ? Je pense bien que ça m'amuse ! Si ça ne m'amusait pas, je ne le ferais pas.

» Parfois, en écrivant, on a la sensation soudaine et très nette que ce qu'on vient d'écrire fera rire, fera rire énormément, tout le monde, et je vous promets qu'on éprouve alors une joie qui compense, au point de les faire oublier, les hésitations de la veille.

» En exceptant celui du peintre, il n'y a pas de plus beau métier que le nôtre. Et je suis sûr que, si les auteurs dramatiques se contentaient de faire leurs pièces, ce seraient les plus heureuses gens du monde.

» Seulement, voilà, il faut les placer, ses pièces, il faut en faire la distribution, il faut les faire répéter... et les ennuis commencent.

» Et comme c'est dommage !

» C'est si amusant d'assister à la réalisation progressive d'un grand désir... »

M. Sacha Guitry n'aime pas plus ceux qui parlent d'une pièce après sa représentation que ceux qui en parlent avant ; il n'aime pas plus les critiques que les rédacteurs d'avant-premières... Car les critiques n'approuvent pas toujours... et c'est déjà fâcheux ; ils ne comprennent pas toujours, et c'est infiniment plus grave : telle, du moins, semble être en ce qui les concerne l'opinion de M. Sacha Guitry qui ne leur retourne point tous les éloges qu'il en reçoit.

Car rarement pièce fut accueillie par de plus joyeux bravos, par des louanges plus riantes. Et si certains firent quelques réserves sur le troisième acte, d'autres au contraire félicitèrent particulièrement l'auteur de cette partie de sa pièce. Dans ces conditions et sans nous attarder à des détails, voyons, par les extraits suivants, quelle fut, d'ensemble, l'impression des critiques au lendemain de la première représentation d'*Un beau mariage*.

***

M. Adolphe Brisson écrit dans le *Temps* :

« M. Sacha Guitry poursuit le cours de sa triomphante et facile carrière. Il plaît aux femmes et aux dieux. Tout lui rit dans la nature. Sa grâce est la plus forte. Devant que les chandelles soient allumées la salle lui est acquise ; on s'extasie sur son esprit.

» De plus, M. Sacha Guitry interprète ses œuvres avec le concours de sa charmante femme et excellente associée Charlotte Lysès. On admire en lui l'auteur-comédien, — comme Molière ; en elle, l'habile et jolie comédienne qui consent spirituellement, lorsque son rôle l'exige, à se vieillir ; en eux le paradoxal exemple d'un ménage de théâtre uni et heureux. Que de motifs de sympathie et de joie ! Ajoutez enfin que M. Guitry cumule les deux emplois, qu'il a tout ensemble l'entrain d'un comique et la séduction d'un amant, que toujours dans ses pièces il représente un mauvais sujet, et que toujours ce mauvais sujet est adoré. Comment voulez-vous qu'à tout cela on résiste ?...

» On n'a pas songé à résister une minute. Au bout de la dixième réplique l'auditoire était pris. Ces répliques sont si vives, si spontanées, et généralement si peu prévues, jaillies d'un cerveau si inventif !... On a l'impression que ces phrases coulent de source et que l'auteur s'est diverti en les couchant sur le papier et s'est grisé lui-même de la mousse de son vin. Il écrit naturellement la langue du théâtre, une langue qui n'est ni plate, ni prétentieuse, ni guindée, ni enguirlandée de couplets, ni truffée de mots à la Chamfort. Il n'a d'esprit qu'autant que doit en avoir le personnage en scène. Ses plus libres familiarités ont un je ne sais quel piquant qui les relève et les empêche de choir dans le vulgaire. Les facéties les plus puériles de Maurice, qui joue à cache-cache avec sa maîtresse, conservent le ton de la comédie. Quand la situation le comporte, la plaisanterie se modère, le tour s'affine. Il y a des bribes de conversation entre Maurice et Simonne qui sont, par leur délicatesse, de Marivaux, et, par leur gaminerie émue, de Musset. Cherché, prémédité, tout cela ? Nullement ; M. Sacha Guitry s'abandonne au plus sûr des guides : l'instinct. Il semble que ce qu'il exprime sorte, sans aucune peine, de son imagination et de sa sensibilité.

» Enfin il a reçu des cieux un des dons essentiels du dramaturge : le don du « rythme ». Sous ses doigts négligents et déliés, les scènes se développent harmonieusement, filent, se déroulent, avec des retours capricieux, des rebondissements inattendus. La demande en mariage d'Herbelin à Maurice de Varençay, trois fois interrompue, trois fois reprise, est un chef-d'œuvre de drôlerie et d'art. »

M. Léon Blum enregistre, dans *Comœdia*, ce fait, que la première représentation de cette pièce ne fut qu'une longue tempête de rires :

« Et toutes les variétés du rire s'y retrouvaient : rires immédiats, rires préalables et aussi rires retardés, quand la drôlerie d'un mot ou d'un trait n'apparaissait qu'après quelques secondes de rémission et de gestation latente dans la pensée...

» Ce qu'il y a d'enviable dans le sort d'*Un beau mariage*, c'est que des pièces de cette sorte sont destinées à un double succès. Elles raviront directement et de plain-pied, si je puis dire, les spectateurs simples ; elles les enchanteront par leur belle humeur, leur négligence, leur sans-façon, par ce qu'elles ont de naturellement ou de volontairement ingénu dans la blague et la gaminerie. Et, d'autre part, elles exerceront une séduction moins simple sur les raffinés et les blasés, sur tous ceux qu'une longue expérience a dégoutés des agencements trop minutieux et trop habiles, des roueries, des complications laborieuses du métier. Dans cette manière si aisée, au rythme et aux allures si souples, les délicats se plairont à voir comme un degré supérieur de l'art. »

M. Robert de Flers déclare, dans le *Figaro*, que cette nouvelle comédie affirme une fois de plus, avec un charmant éclat, quels dons incomparables sont ceux de M. Sacha Guitry :

« Je ne pense pas qu'on ait jamais uni plus de fantaisie à plus de vérité. Comment M. Sacha Guitry réalise-t-il ce petit prodige ? Tout bonnement en choisissant des personnages qui, sans cesser d'être réels, peuvent s'accommoder d'une extrême gaieté ou même d'un grain de folie. Ce sont des peintres, des déclassés, des gentilshommes désargentés, des noceurs ou des philosophes, toutes personnes dont nous n'exigeons pas qu'elles soient constamment raisonnables.

» M. Sacha Guitry tout de suite sait faire de ses bonshommes des êtres vivants. Ils sont cordiaux, bons garçons et optimistes au point de pouvoir parler de la mort sans s'attrister le moins du monde. Ils ont eu souvent des aventures fâcheuses, mais leur cœur est excellent.

(Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.)

UN BEAU MARIAGE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

par

SACHA GUITRY

Représentée pour la première fois le 17 octobre 1911 au théâtre de la Renaissance.

M. SACHA GUITRY.

A FERNAND VANDEREM
SON AMI
S. G.

PERSONNAGES

Maurice de Varençay	MM. SACHA GUITRY.	*Simonne Herbelin*	Mmes CHARLOTTE LYSÈS.
Herbelin	ARQUILLIÈRE.	*Paulette*	SUZANNE DERVAL.
Dantin	BULLIER.	*Mme Beauthier*	MARIE SAMARY.
Le Docteur Larue	PAUL PLAN.	*Mme Larue*	LUCE COLAS.
Berlington	M. TOURNEUR.	*La Femme de chambre de Simonne*	Y. DARIEL.
Le Créancier	A. ALERME.		
Beauthier	NICOLLE.	*Brooks*	MM. CROMBET.
Le Valet de chambre de Maurice	G. CARPENTIER.	*Le Concierge*	BERNARD.
Un Jeune Homme	BAULIN.	*Le Mécanicien de Paulette*	MAILLEFERT.
Le Valet de chambre de Herbelin	J. COGNET.		

PORTRAITS PAR GERSCHEL. — PHOTOGRAPHIES DE SCÈNES PAR LARCHER

Copyright by Sacha Guitry, 1911.

Mme Beauthier. Herbelin. Simonne.

Herbelin : « *Ah ! mon Dieu, j'ai cru qu'il était arrivé un malheur...* »

UN BEAU MARIAGE

ACTE PREMIER

Chez Herbelin. Intérieur plus élégant que distingué.

Au lever du rideau, la scène est vide. On sonne. Quinze ou vingt secondes plus tard la porte du fond s'ouvre et un valet de chambre introduit un jeune homme.

LE JEUNE HOMME. — Monsieur Herbelin est là?

LE VALET DE CHAMBRE. — Non, monsieur n'est pas encore rentré.

LE JEUNE HOMME. — Comme c'est ennuyeux, je voulais le voir. Pourtant les courses sont terminées. Quelle heure est-il?

LE VALET DE CHAMBRE. — Il est cinq heures et demie. Si monsieur veut attendre monsieur...

LE JEUNE HOMME, allant et venant. — Oui, je vais l'attendre. Est-ce que vous n'avez pas *Paris-Sport?*

LE VALET DE CHAMBRE. — Non, monsieur.

LE JEUNE HOMME. — On ne peut le trouver dans aucun kiosque.

LE VALET DE CHAMBRE, à part. — J' suis pas un kiosque.

LE JEUNE HOMME.— Et vous ne savez pas à quelle heure monsieur rentrera?

LE VALET DE CHAMBRE. — Monsieur est rentré.

LE JEUNE HOMME. — Comment il est rentré? Vous venez de me dire à l'instant qu'il ne l'était pas.

LE VALET DE CHAMBRE. — Oui, mais, depuis cet instant-là, monsieur est rentré. J'entends sa clef... il referme sa porte... le voici.

Herbelin entre en coup de vent, chapeau en arrière, jumelle de côté, essoufflé.

LE JEUNE HOMME, allant au-devant de lui. — Bonjour...

HERBELIN. — Chut!...

Herbelin s'est précipité à son bureau et il se met à écrire avec rapidité sur un block-notes.

LE JEUNE HOMME. — Je voudrais...

LE VALET DE CHAMBRE, à l'oreille du jeune homme. — Ne lui parlez pas, laissez-le finir. (Un temps.)

HERBELIN, se débarrassant de sa jumelle, de son pardessus et de son chapeau. — Là, et maintenant, bonjour. (Il donne la main au jeune homme.) Bonne santé?

LE JEUNE HOMME. — Oui, oui, je...

HERBELIN. — Qu'est-ce que vous voulez?

LE JEUNE HOMME. — Je voudrais savoir si j'ai gagné.

HERBELIN, retirant son veston qu'il jette sur son fauteuil. — Ah! Oui! Nous allons voir ça...

LE JEUNE HOMME. — Comment, vous ne connaissez pas le résultat de la journée?

HERBELIN. — Si... je sais qui a gagné, mais je ne sais pas ce que vous avez joué.

Le valet de chambre sort.

LE JEUNE HOMME. — Ah! mon Dieu! mon Dieu! Mais je vous donne ma parole d'honneur que je vous ai envoyé un pneu ce matin.

HERBELIN. — Mais j'en suis bien sûr, mon petit... ne vous emballez pas!... (Appelant.) Emile, la boîte aux lettres?

LE VALET DE CHAMBRE, entrant. — Elle est sur le divan, monsieur.

HERBELIN. — Bon. Seulement, je l'ai pas encore ouvert, votre pneu.

LE JEUNE HOMME. — Oh!

Le valet de chambre est sorti.

HERBELIN, derrière le canapé, retire de l'intérieur d'un coussin une poignée de lettres et de dépêches. — Pas plus celui-là que les autres... Tenez, en voilà une quinzaine. (Il les lui donne.) Vous connaissez votre écriture, n'est-ce pas?

LE JEUNE HOMME. — Oh! oui.

HERBELIN. — Le contraire eût été inquiétant. Eh bien, trouvez-moi votre télégramme... et je vais vous dire pourquoi vous avez perdu.

LE JEUNE HOMME, allant s'asseoir sur le coin du bureau, et cherchant son pneu. — J'ai perdu?

HERBELIN. — Naturellement!

LE JEUNE HOMME. — Pourquoi?

HERBELIN. — Parce que vous avez joué.

LE JEUNE HOMME, riant. — Oh!

HERBELIN. — Vous croyez que je plaisante? Allez, lisez!...

LE JEUNE HOMME, lisant. — *Dans la première, « Tambour », cinquante de chaque côté.*

HERBELIN. — Oui, il est arrivé au commencement de la course suivante...

LE JEUNE HOMME. — Oh!... *Et dans la troisième, « Fifrelin », cent francs placé.*

HERBELIN. — *Fifrelin...* Ah! oui, mieux, celui-là, oui, avant-dernier.

LE JEUNE HOMME. — Oh!

Le valet de chambre est entré avec les pantoufles de Herbelin, et, mettant un genou à terre, il le déchausse, lui met ses pantoufles, emporte ses bottines, puis remonte et sort par la porte du fond.

HERBELIN. — Mais je me tue à vous le répéter, mon petit, ne jouez pas! Vous comprenez bien que je me fiche des cinq ou dix louis que vous m'apportez chaque jour.

LE JEUNE HOMME. — Mais enfin, voyons... il y a tout de même des gens qui gagnent...

HERBELIN. — Moi, oui!...

LE JEUNE HOMME. — Toujours?

HERBELIN. — A chaque coup, non, mais à la fin de l'année, oui!... Si notre métier était mauvais, il ne serait pas prohibé! (Le jeune homme jette les lettres sur le bureau et remonte un peu.) Allons, ne vous laissez pas abattre!

LE JEUNE HOMME. — Et vous?

HERBELIN. — Moi? Quoi?

LE JEUNE HOMME. — Vous aviez bien un cheval qui courait tantôt?

HERBELIN. — Ah! oui.

LE JEUNE HOMME. — Eh bien?

HERBELIN. — Il a gagné de trois longueurs, le bougre!

LE JEUNE HOMME. — Oh! Vous devez être enchanté?

HERBELIN. — Non!

LE JEUNE HOMME. — Non?.... Pourquoi?

HERBELIN. — Ce serait trop long à vous expliquer!

LE JEUNE HOMME. — Vous auriez dû me dire que votre cheval avait des chances...

HERBELIN. — Ah! je vous jure bien que...

LE JEUNE HOMME. — Quoi?

HERBELIN. — Rien!... Ah! Dieu de Dieu de Dieu...

Il s'allonge sur le divan.

LE JEUNE HOMME. — Vous paraissez fatigué.

HERBELIN. — Je suis éreinté... Ah! quel métier!... Enfin, encore deux ans... et la classe!

LE JEUNE HOMME. — Vous vous retirerez dans deux ans?

HERBELIN. — Et avec une joie!... Ce n'est plus une existence!

LE JEUNE HOMME. — Vraiment?

HERBELIN. — Oh!...

LE JEUNE HOMME. — Vous êtes très surveillé en ce moment?

HERBELIN. — De plus en plus!

LE JEUNE HOMME. — Alors, vous vous cachez pour prendre vos paris?

HERBELIN. — Non, enfant... on ne peut même plus se cacher!... C'est bien plus compliqué... on ne peut plus écrire... on ne peut plus parler...

LE JEUNE HOMME. — Comment faites-vous?

HERBELIN. — Je me désole et je varie!... Il m'arrive parfois de retenir tous les paris de la journée...

LE JEUNE HOMME. — De mémoire?

HERBELIN. — Bien entendu, mais c'est éreintant.

LE JEUNE HOMME. — Je m'en doute.

HERBELIN. — Je l'ai fait tantôt...

LE JEUNE HOMME. — Alors, ce que vous avez écrit en rentrant, c'étaient...

HERBELIN. — Oui, voilà tous mes paris d'aujourd'hui. Il y en a vingt-et-un, en tout.

LE JEUNE HOMME. — Oh!... Mais, expliquez-moi...

HERBELIN. — Ça vous intéresse?

LE JEUNE HOMME. — Oh! je pense bien...

HERBELIN. — Eh ben, voilà... vous allez me comprendre... je l'espère du moins pour vous... Dans la première, M. de Béran m'a pris...

Un coup de sonnette. Herbelin fait un saut vers le bureau et fait disparaître son livre et ses télégrammes sous le tapis, puis il revient devant le bureau.

LE JEUNE HOMME. — Qui est-ce qui a sonné?

HERBELIN. — *Chi lo sa!*

LE JEUNE HOMME. — Je ne connais pas!...

HERBELIN. — C'est un Espagnol.

LE VALET DE CHAMBRE, entrant et annonçant. — Monsieur Dantin.

HERBELIN. — Faites entrer.

LE JEUNE HOMME. — C'est l'Espagnol?

HERBELIN. — Non, c'est un vieux book...

LE JEUNE HOMME. — Je file... Voilà mes dix louis d'aujourd'hui!

HERBELIN, tendant la main. — Vous me donnerez ça une autre fois...

LE JEUNE HOMME. — Non, je voudrais...

HERBELIN. — Quoi?

LE JEUNE HOMME. — Si vous étiez gentil, vous me les joueriez demain sur le cheval que vous voudriez...

Il lui donne deux billets de cent francs.

HERBELIN, les glissant dans la poche de son gilet. — Oh! ça, non, mon petit, non...

251265

LE JEUNE HOMME. — Pourquoi?

HERBELIN. — Mais parce que je ne m'y connais pas du tout en chevaux... (Dantin est entré.) Bonjour, vieux. (Il lui serre la main.)

DANTIN. — Bonjour.

LE JEUNE HOMME. — Donnez-moi tout de même un conseil... je vais vous dire le nom des chevaux qui courent demain dans la première...

HERBELIN. — Dites-moi plutôt le nom des jockeys!... A un de ces jours!

LE JEUNE HOMME. — A demain.

HERBELIN. — Ça vous amuse donc beaucoup de perdre régulièrement?

LE JEUNE HOMME. — Oh! non! Mais je suis sûr, qu'un jour, je vous gagnerai une grosse somme.

HERBELIN. — Allons! Ne dites pas de bêtises!... Touchez du bois!

LE JEUNE HOMME. — A demain!...

HERBELIN. — Soit!...

Le jeune homme sort.

DANTIN. — Nous sommes seuls.

HERBELIN. — Oui... (On sonne.) Non!

Il se lève.

DANTIN, se levant et s'adossant au bureau. — Zut!

LE VALET DE CHAMBRE, annonçant. — Monsieur Brooks.

HERBELIN. — Ah! Enfin! (Brooks entre.) Brooks, je suis furieux après vous!

BROOKS, en anglais. — Il s'obstine à me parler une langue que je ne comprends pas!

HERBELIN. — Je donne des ordres pour qu'ils soient exécutés!

BROOKS, en anglais. — Les Français sont vraiment des gens extraordinaires!... Je gagne aujourd'hui de trois longueurs avec votre cheval et vous avez l'air furieux.

HERBELIN. — Ne te fatigue pas... je ne comprends pas un mot... (A Dantin.) Tu comprends, toi?

DANTIN. — Non. J'ai compris qu'il te parlait...

HERBELIN. — Ça... je te remercie, je l'avais compris aussi. (A Brooks.) Où est Berlington? Berlinton?

BROOKS, en anglais. — Il paie le cocher.

On sonne.

DANTIN. — Et ton entraîneur?

HERBELIN. — Je l'attends! (La porte s'ouvre, Berlington entre.) Le voilà!... Bonjour!... (Il passe entre Brooks et Berlington.) Je vous ai fait venir tous deux pour que vous disiez à Brooks, devant moi, que si jamais il recommençait ce qu'il a fait tantôt, ce serait fini, nous deux!... C'est insensé!... Vous lui aviez bien transmis l'ordre d'être quatrième aujourd'hui et d'être premier, seulement dimanche prochain?

BERLINGTON, avec l'accent anglais. — Oui, oui! Naturellement, je lui avais dit.

BROOKS, en anglais. — Qu'est-ce qu'il dit?

BERLINGTON, en anglais. — Il est furieux parce que votre casaque n'était pas propre.

BROOKS, en anglais. — Il faut être bien enfant pour s'attacher à de pareilles choses! Vous me dites de sa part qu'il faut que je gagne de deux longueurs, je gagne de trois... et, en récompense, il me reproche la saleté de ma casaque!

HERBELIN. — Qu'est-ce qu'il raconte?

BERLINGTON, avec l'accent. — Eh bien, il dit qu'il n'a pas pu arrêter le cheval... il ajoute qu'il est très ennuyé.

HERBELIN, redescendant vers le fauteuil du bureau. — Allons, pour qui me prend-il?

BROOKS, en anglais. — Mon Dieu, qu'ils sont frivoles et mesquins, ces Français...

HERBELIN. — Qu'est-ce que je l'entends baragouiner sur les Français?

BERLINGTON, avec l'accent. — Il dit qu'il va essayer d'apprendre le français!

EN MÊME TEMPS

HERBELIN. — Il fera bien!... Et dites-lui qu'il perde l'habitude de rigoler quand je lui parle! Il ne faut pas qu'il me prenne pour un imbécile, je saurais bien vivement lui prouver qu'il est dangereux de vouloir se payer ma tête!

BERLINGTON, à Herbelin. — Je vous en prie, cher monsieur! (A Brooks, en anglais.) Taisez-vous donc! (A Herbelin.) Ce garçon n'est pas méchant... (A Brooks, en anglais.) Ne criez pas, voyons! C'est insupportable! (A Herbelin.) Soyez plus sage que lui! (A Brooks, en anglais.) Allons-nous-en!...

BROOKS, en anglais. — Il commence à m'embêter avec ses observations! Qu'il prenne un autre jockey s'il n'est pas content, mais qu'il cesse de me parler comme à un chien! J'en ai assez, vous pouvez le lui dire!

DANTIN. — Quel dommage que je ne parle pas italien... j'aurais peut-être pu me mêler utilement à la conversation!

HERBELIN. — Enfin, c'est fait, c'est fait!... Au revoir, Berlington, à demain! Au revoir, Brooks.

Il se rassied dans le fauteuil. Brooks et Berlington sortent.

DANTIN. — Sale coup pour toi?

HERBELIN. — Je ne perds rien, mais j'aurais pu gagner beaucoup. Et puis, je me le réservais pour le prix de l'Omnium! Enfin!... A toi, maintenant, mon vieux... Je t'écoute!

DANTIN, se rasseyant sur le bras du fauteuil. — Voilà. Je suis venu te trouver pour te proposer une affaire...

Pendant la suite, Herbelin transcrit sur un petit registre ce qu'il a écrit en arrivant sur son block-notes.

HERBELIN. — Je m'en doute.

DANTIN. — C'est une affaire merveilleuse, de tout repos.

HERBELIN. — Naturellement.

DANTIN. — Tu vas voir. Nous allons faire le coup suivant...

HERBELIN. — Non!

DANTIN. — Quoi, non?

HERBELIN. — Non!... Voilà trente ans que tu en fais, des coups... et tu n'as pas le sou!

DANTIN. — Mais...

HERBELIN. — Voilà trente ans que tu tripotes...

DANTIN. — Mais mon vieux...

HERBELIN. — Une fois déjà, tu es venu me proposer une affaire comme ça... et je t'ai dit ce que je pensais... je te répète, aujourd'hui... tu es book, fais ton métier de book! C'est déjà pas mal!

DANTIN. — Mais, mon vieux, on ne peut plus se défendre!

HERBELIN. — Mais si...

DANTIN. — Ah! Pardi, tu as une clientèle, toi...

HERBELIN. — Tu as gâché la tienne!... Le métier est déjà assez dur à faire!... S'il fallait tripoter en plus... de ce qu'on est obligé de tripoter!... Moi, je ne tripote pas!

DANTIN. — Tu dis ça!

HERBELIN. — C'est déjà quelque chose de le dire!... En tout cas, je ne fais pas de gaffes!... Ce que je te reproche, vois-tu, c'est de faire toujours la chose qu'il ne faudrait pas faire!... Tu acceptes les paris de n'importe qui... tu te fais fout' dedans par un mufle, et, pour te rattraper, tu estampes un type très bien... C'est stupide!... Et puis, tu n'es pas élégant! (Il se lève et traverse le théâtre et toute son allure dément la phrase suivante.) Dans notre métier, vois-tu, il faut être élégant, il faut toujours payer! Notre situation est tellement délicate... pense donc, ils nous tiennent, ils nous balancent comme ils veulent si nous ne les payons pas, et nous, on ne peut rien dire s'ils ne nous paient pas!

Un coup de sonnette.

DANTIN. — Aïe!

HERBELIN, redescendant au bureau et donnant le registre sur lequel il écrivait à Dantin. — File par là!

DANTIN. — Ton veston...

HERBELIN. — Il n'y a rien dedans!

Dantin sort par la porte de gauche.

LE VALET DE CHAMBRE, entrant. — Monsieur, c'est le concierge.

HERBELIN. — Ah! Bon!... Qu'il entre... (Il va à la porte de gauche.) Dantin, tu peux revenir!...

Dantin rentre en scène et le concierge parait au fond.

LE CONCIERGE. — Bonjour, monsieur.

HERBELIN. — Bonjour... Qu'est-ce qu'il y a?

LE CONCIERGE. — Les loyers, monsieur.

HERBELIN. — Nous sommes le quinze?

LE CONCIERGE. — Le seize, monsieur.

HERBELIN. — Parfait!...

DANTIN. — Quelle scie, hein?

HERBELIN. — Quoi donc?

DANTIN. — Le loyer!

HERBELIN. — Non...

DANTIN. — Poseur!

HERBELIN. — Je te jure que j'affectionne particulièrement le jour du terme!

DANTIN. — Allons... allons!...

Il passe sur le canapé.

HERBELIN. — Regarde!... (Au concierge.) Mettez ça là!

LE CONCIERGE. — Voilà, monsieur... ça fait dix mille neuf cent cinquante...

Le concierge dépose cette somme sur le bureau de Herbelin.

DANTIN, se retournant. — Oh!... Comment? Qu'est-ce que je vois?... Tu es propriétaire de la maison que tu habites!...

HERBELIN. — Eh! Oui!

DANTIN. — Oh! Alors, je comprends que tu aimes le jour du terme. Mais, dis-moi, n'importe qui peut être propriétaire?

HERBELIN. — Ben, dis donc...

DANTIN. — Je voulais dire...

HERBELIN. — Tu l'as dit!

DANTIN. — Et tu as beaucoup de maisons?

HERBELIN. — Non, mais j'ai eu trois immeubles, boulevard Montparnasse, avec des ateliers... Là, ça allait un peu loin... J'ai logé onze personnes, à l'œil, pendant deux ans!...

DANTIN. — Onze! C'étaient des artistes?

HERBELIN. — Oui, des sculpteurs, des peintres, et j'ai été obligé de vendre mes immeubles, parce qu'ils me coûtaient trop cher! (Au concierge.) Tous les loyers y sont?

LE CONCIERGE. — Non, monsieur, le rez-de-chaussée n'y est toujours pas. Ça lui fait trois termes en retard!

HERBELIN. — Trois? C'est beaucoup!... Comment s'appelle-t-il?

LE CONCIERGE. — C'est le comte de Varançay.

HERBELIN. — Ah! oui, oui, oui!... C'est dommage!... Trois termes! Je ne vois pas sa tête... Dites-moi, son bail, il l'a signé avec moi, ce monsieur?

LE CONCIERGE. — Non, monsieur, avec M. le gérant!

HERBELIN. — Ah! C'est ça!... A part ça, c'est un bon locataire?

LE CONCIERGE. — Oui, assez poli... c'est un jeune homme...

HERBELIN. — Il rentre à n'importe quelle heure...

LE CONCIERGE. — Non, monsieur, toujours la même: cinq heures du matin...

HERBELIN. — Ah! Ah!...

LE CONCIERGE. — ...et rarement seul! Ce locataire prétend vivre enfin comme s'il était le propriétaire!

HERBELIN. — Concierge!... Et est-ce qu'il paie ses fournisseurs?

LE CONCIERGE. — Ils n'en ont pas l'air. Et c'est une mauvaise note pour la maison! Ils passent devant ma loge en faisant des réflexions...

HERBELIN. — C'est embêtant, ça, oui!

LE CONCIERGE. — Moi, je n'ai pas de conseils à donner à monsieur...

HERBELIN. — Et cependant...

LE CONCIERGE. — Je pense que monsieur ferait bien de donner congé à ce locataire-là!

HERBELIN. — Oh! congé!... Donner congé, c'est bien grave!...

LE CONCIERGE. — Monsieur est trop sensible!... Et ce qui est fâcheux, n'est-ce pas, c'est de penser que, placée comme est placée la maison... c'est un rez-de-chaussée que vous loueriez tout de suite...

HERBELIN. — Je sais bien. Ecoutez, allez donc trouver ce monsieur et dites-lui de ma part que j'ai un immeuble à Passy, dans lequel il y a des appartements de dix-huit cents francs, et que, s'il veut bien déménager, je mets en location le rez-de-chaussée qu'il occupe en ce moment et je le laisse quitte des trois termes qu'il me doit!

LE CONCIERGE. — Oh!

HERBELIN. — D'ailleurs, non... Je lui ferai écrire ça par le gérant.

DANTIN. — Ça vaudra mieux.

HERBELIN. — Où sont ses trois quittances?

LE CONCIERGE. — Je les ai dans ma poche.

HERBELIN. — Bon... Vous les lui avez présentées hier?

LE CONCIERGE. — Oui, monsieur, hier dans l'après-midi. Son valet de chambre les lui a portées et alors je l'ai entendu, lui, qui criait: « Non, non, jamais entre les repas! Emportez ça! Emportez ça! »

Dantin rit.

HERBELIN. — Tu ris!... Oui, eh bien, vous allez y retourner tout à l'heure, et s'il ne paie pas ou s'il ne s'excuse pas... je le flanque dehors!

LE CONCIERGE. — Voilà!

HERBELIN. — Allez... et dites à Emile qu'il nous apporte à boire.

LE CONCIERGE. — Bien, monsieur!

Le concierge sort.

DANTIN. — J'aime encore mieux être locataire!

HERBELIN. — Qui est-ce qui t'a donné à choisir?

DANTIN. — Vous êtes tous les mêmes, dans le

fond! Au besoin vous tolérez qu'on soit malheureux, mais faut pas qu'on rigole!

HERBELIN. — Je vois que tu as à te plaindre de ton propriétaire!

DANTIN. — Oui!... Peut-être a-t-il à se plaindre aussi de moi...

HERBELIN. — Vous devez vous trouver tous les trois mois en désaccord sur un point.

DANTIN. — Voilà!

Un temps.

HERBELIN. — Pauvre vieux!

DANTIN. — Ah! oui, pauvre vieux!

HERBELIN. — Où en es-tu?

DANTIN. — A la fin!

HERBELIN. — Mais non!

DANTIN. — Mais si!... Tu ne peux pas te rendre compte, tu as toujours eu de la veine, toi!

HERBELIN. — Ne crois pas ça!

DANTIN. — Allons donc!

HERBELIN. — J'en ai vu de dures, va, mon vieux!

DANTIN. — Toi!...

HERBELIN. — Mais oui, moi, mais oui! J'ai eu faim... Seulement, pas longtemps!... J'ai lutté...

DANTIN. — Toi?... Mais je te croyais de bonne famille!

HERBELIN. — Oui, mais ma famille n'était pas bonne!

DANTIN. — Alors tu as mangé de la vache enragée?

HERBELIN. — Oui, oui... et encore je n'en avais pas tous les jours!...

DANTIN. — Oui, mais enfin, maintenant, te voilà au poteau! Moi, je n'ai jamais eu de veine... j'ai la poisse, il n'y a rien à faire!

HERBELIN. — Est-ce qu'il ne te manque pas cinq louis?

DANTIN. — Si... toujours... pourquoi?

Herbelin est en train de vérifier la somme déposée par le concierge sur son bureau.

HERBELIN. — Parce que... je ne sais pas... j'ai cinq louis... là, ça doit être à toi...

Herbelin prend un billet de cent francs et le tend à Dantin.

DANTIN, s'approchant. — Merci, vieux!... Tu es chic... tu as du cœur... toi!

HERBELIN. — Non, je n'ai pas de cœur, mais si je t'avais laissé parler, dans dix minutes, tu me tapais de dix louis! Tu comprends... alors, comme ça, je gagne cent francs au coup!

DANTIN. — Eh bien, pas du tout... c'est cinquante francs que je voulais te demander...

HERBELIN. — Les voilà!

DANTIN, implorant. — Ah! non, non.

HERBELIN. — Si! Les cent francs, c'est ce que je te donne... les cinquante francs, c'est ce que tu me demandes!

DANTIN. — Vraiment, tu es digne d'être riche.

HERBELIN. — Ah! En tout cas, je suis digne d'être heureux!

DANTIN. — Et tu es heureux?

HERBELIN. — A ma façon, oui!... Ah! mon vieux, pas de complications... pas de contrainte... (Le valet de chambre est entré avec un plateau sur lequel il y a deux verres et une bouteille qu'il dépose sur la petite table, derrière le divan, et sort.) pas de femme... pas de maîtresse attitrée... une bonne santé... et surtout... pas de devoirs! Libre! Je suis libre à chaque heure du jour! Tiens, la preuve, allons au café.

DANTIN. — Oui, mais à la terrasse. Mais, n'est-ce pas, tu as été marié?

HERBELIN, remplissant les deux verres. — Eh! oui! Je l'oubliais!... Et je suis mieux qu'un célibataire, mon cher... je suis un veuf!... J'en ai goûté, et je peux dire que je ne recommencerai pas! J'ai eu un intérieur... cette chose qu'à présent j'exècre!... J'avais épousé une bourgeoise... et, le dimanche, je recevais mes beaux-parents, comme on reçoit des coups.

DANTIN. — Qu'est-ce qui t'a donné l'idée de te faire book?

HERBELIN. — Ma veine, le goût du luxe, mon incapacité et ma paresse. Mon oncle m'avait placé, aux appointements de cent vingt-cinq francs par mois, chez un homme d'affaires. Je suis entré chez cet homme d'affaires, un lundi, à neuf heures... On m'a désigné une table... et on m'a donné un machin à copier... je ne sais plus ce que c'était... A onze heures, un homme a traversé le bureau. Il devait avoir une cinquantaine d'années... J'ai demandé qui était cet homme... Mon voisin m'a répondu: « Chut! C'est le chef du contentieux! Il est dans la maison depuis trente ans, il occupe une situation superbe... Il gagne six mille francs par an! » Je m' suis dit: c'est pas des trucs pour toi, ça!

DANTIN. — Tu as foutu le camp?

HERBELIN. — Une heure après!

DANTIN. — Je comprends ça! Quelle horreur!

HERBELIN. — Je n'avais aucune aptitude, mais j'étais décidé à tout faire pour ne rien faire!... Avant d'être book, j'ai fricoté dans tous les milieux, et ce qui a fait ma situation sur le champ de courses, c'est que, le premier jour où j'y suis allé...

DANTIN. — Tu avais de l'argent?

HERBELIN. — J'avais pu soutirer neuf mille balles à mon oncle... Comment les avais-je soutirées...?

DANTIN. — Qu'importe!... Et alors?

HERBELIN. — Et alors?... Tout à l'heure, je t'ai dit qu'il fallait toujours payer?...

DANTIN. — Oui.

HERBELIN. — Eh bien, écoute ça! J'arrive à Longchamp avec une belle jumelle toute neuve et je me présente au baron Gustave. Je lui donne un tuyau impossible... il met gentiment quinze louis de chaque côté, comme pour me faire plaisir... et le tuyau impossible arrive premier!

DANTIN. — Oh!!! Et alors?

HERBELIN. — Personne ne me connaissait...

DANTIN. — Tu n'avais qu'à filer!

HERBELIN. — Mais le client était très connu...

DANTIN. — Et?

HERBELIN. — Et j'ai raqué huit mille sept cents balles, avec le sourire!

DANTIN. — Coup dur!

HERBELIN. — Argent bien placé! Le Baron a laissé chez moi sept ou huit cent mille balles, depuis.

On sonne.

DANTIN. — Aïe!

HERBELIN, regardant la pendule et retenant Dantin par le bras. — Non... pas ce coup-là!

DANTIN. — Hum!...

HERBELIN. — Je parie que c'est une femme.

DANTIN. — Méfie-toi.

HERBELIN. — Vingt sous, je paie dix!

DANTIN. — Penses-tu!... Tu attends une femme?

HERBELIN. — Oui... une gosse... exquise...

DANTIN. — Quel âge?

HERBELIN. — Dix-huit, dix-neuf...

DANTIN. — C'est vieux!

LE VALET DE CHAMBRE, entrant. — Monsieur, c'est une demoiselle...

HERBELIN. — C'est elle!... Qu'elle entre! Qu'elle entre!... (Il pousse Dantin vers la porte de gauche.) Adieu, toi, file par là... file ou attends-moi cinq minutes!... Attends-moi, j'aime mieux ça!

DANTIN. — Bon! J'emporte mon verre, j' peux pas rester seul.

Dantin sort par la porte de gauche. Herbelin se cache derrière son bureau, après avoir pris un petit abat-jour qu'il met sur la tête en riant; il est à genoux. Simonne entre.

HERBELIN. — Coucou... (Simonne a un mouvement de frayeur. Il se redresse.) Toi!

SIMONNE. — Mais oui, papa, c'est moi.

HERBELIN. — Oh!... Ma petite fille... Bonjour!... Oh!... Oh!... (Il retire son abat-jour.) Oh! Que tu es grande et jolie! Oh!... Je t'embrasse, hein?

SIMONNE, descendant vers lui. — Mais oui, papa, avec joie!...

Herbelin embrasse Simonne avec infiniment de précautions.

HERBELIN. — Assieds-toi!... Quelle admirable idée tu as eue de venir me voir... Oh! que tu es grande... c'est inouï, tu es aussi grande que moi!... Il y a... quoi... il y a bientôt un an... que je ne t'avais vue!... (Simonne s'assied.) Ah! Que c'est bête de perdre son temps et de ne pas profiter de ses gosses!... Gosse? Gosse, tu as bien... dix-huit...

SIMONNE. — Vingt ans.

HERBELIN. — Vingt ans... mais oui... c'est ce que je pensais, tu as vingt ans, c'est magnifique... c'est superbe! Avoir vingt ans!

SIMONNE. — Mais, toi aussi, papa, tu as vingt ans.

HERBELIN. — Oui... plutôt deux fois qu'une.

SIMONNE. — Je te jure que tu n'as pas l'air d'être mon père.

HERBELIN, s'apercevant que son gilet est déboutonné. — Tu as raison. (Il remet son veston et va s'asseoir près de sa fille.) Qu'est-ce qui t'amène, mon chéri?...

SIMONNE. — Comment, ce qui m'amène?... Tu n'as donc pas reçu ma dépêche?

HERBELIN. — Ta dépêche?... Tu joues?... Heu... du moins... non, je n'ouvre mes dépêches que tard, en rentrant...

SIMONNE, se levant. — Mais alors, c'est pour ça que toute la journée je t'ai attendu inutilement. (Pendant ce temps, Herbelin a décacheté trois ou quatre dépêches.) Oh! je me disais aussi... il est impossible que papa ne vienne pas...

HERBELIN, ayant trouvé la dépêche dont lui parle sa fille et l'ayant lue. — Oh!... Non?

SIMONNE. — Mais si, papa.

HERBELIN. — Oh! Pauvre femme!... Oh! (Un temps.) Et... quand est-elle... morte?

SIMONNE. — Ce matin!

HERBELIN. — Voyez-vous ça!... Oh... oh... oh...

SIMONNE. — Tu ris, papa?

HERBELIN. — Ne fais pas attention, mon chéri, c'est nerveux!... Et... de quoi... est-elle... morte?

SIMONNE. — Elle avait attrapé une pleurésie...

HERBELIN. — Ah! Alors, ça, c'est un peu sa faute! C'est terrible, les pleurésies, c'est terrible... Il ne faut pas rire avec ça!...

SIMONNE. — Mais elle ne riait pas!

HERBELIN. — Pauvre femme!... J'aurais tout de même dû aller la voir!

SIMONNE. — Oh! Oui!

HERBELIN, affirmatif. — Elle n'a pas souffert?...

SIMONNE. — Heu...

HERBELIN. — C'est le principal! (Un temps.)

SIMONNE. — Tu ne l'aimais pas, ta cousine?

HERBELIN. — Si... je l'aimais beaucoup... mais je ne l'aimais pas beaucoup... tu comprends?

SIMONNE. — Oui!...

HERBELIN. — Enfin... c'est fini, c'est fini!... Mais, alors, ma pauvre petite Jacqueline...

SIMONNE. — Simonne...

HERBELIN. — Oui... oui... oui... Simonne, Jacqueline, Marguerite....

SIMONNE. — Pas Jacqueline...

HERBELIN. — Si!

SIMONNE. — Mais, je t'assure que...

HERBELIN. — Enfin, voyons, je le sais tout de même mieux que toi!... Alors, ma pauvre petite Simonne... te voilà toute seule dans la vie... tu n'as plus personne...

SIMONNE. — Mais si, papa... toi!

HERBELIN. — C'est, ma foi, vrai... mais oui, il te reste ton vieux papa! Comment allons-nous nous arranger... voyons... voyons... voyons...

SIMONNE. — Qu'est-ce que tu cherches, papa?

HERBELIN. — Je cherche, ma petite fille... Je cherche... j'ai trouvé, assieds-toi... Voyons, qu'est-ce que tu préfères: la ville ou la campagne?

Simonne est assise sur le divan, Herbelin sur le fauteuil, près d'elle.

SIMONNE. — Pourquoi?

HERBELIN. — Je veux dire, aimes-tu mieux habiter Paris, ce vilain Paris, humide et froid... ou bien la campagne, cette belle campagne... qui fortifie....

SIMONNE. — Pourquoi?

HERBELIN. — Parce que j'ai une propriété près de Pont-l'Evêque... une de ces jolies maisons normandes rayées et couvertes de chaume, tu vois ce que je veux dire, n'est-ce pas? c'est charmant... hein?... alors, tu... tu pourrais t'y installer avec une gouvernante... et tu vivrais là comme une petite châtelaine, entourée de bêtes.... pas?... Aimes-tu les bêtes?

SIMONNE. — Oui, papa!

HERBELIN. — Aimes-tu la campagne?

SIMONNE. — Oui, papa!

HERBELIN. — Alors, Pont-l'Evêque, ça te va?

SIMONNE. — L'hiver?

HERBELIN. — Si tu veux... l'été, l'hiver... tant que tu voudras...

SIMONNE, faisant la grimace. — ...Pont-l'Evêque, l'hiver...

HERBELIN. — Non, ça va pas?... Tu aimes mieux Paris?

SIMONNE. — C'est que... j'ai l'habitude d'habiter Paris... j'ai un abonnement à l'Opéra-Comique... je...

HERBELIN. — Bon!... Soit...

SIMONNE. — Mais, papa, si tu veux que je...

HERBELIN. — Chut!... Adjugé!... Je te donne à choisir... tu choisis Paris, tu habiteras Paris... c'est tout simple... J'ai un grand appartement... on va très bien s'arranger!... On te fera ta chambre, ici!... Moi, je n'ai pas besoin d'avoir un bureau... et puis, même si j'en avais besoin... je saurai m'en passer... et si je ne sais pas m'en passer... (Il se lève.) eh bien, j'apprendrai!...

SIMONNE, se levant. — Allons, mon petit papa, avoue que je vais bien te gêner...

HERBELIN. — Mais non... mais non... quelle bêtise! Tu ne me gêneras pas du tout! Ah! Pardi, bien entendu, je ne pourrai pas rester toute la journée avec toi!... Mon métier m'oblige à... à sortir beaucoup, à... heu... enfin...

SIMONNE. — Quel est ton métier, papa?

HERBELIN. — Mon métier?...

SIMONNE. — Oui.

HERBELIN. — Pourquoi?

SIMONNE. — Cousine Marie disait que tu ne travaillais pas...

HERBELIN. — Quoi?... Oh! Mais je ne veux pas qu'elle dise ça.... elle ne le dira plus d'ailleurs... elle ne le dira plus!

SIMONNE. — Alors, dis-moi ton métier, papa?

HERBELIN. — Oh! C'est bien simple, je... je m'occupe de chevaux... comment t'expliquer ça... je fais partie d'une société qui... en un mot, j'encourage les chevaux, tu comprends?

SIMONNE. — Oui...

HERBELIN. — Voilà!... Oh! Me déranger... toi! Ma pauvre petite fille!... Tu me déranges d'autant moins que, hélas! je ne crois pas que je te garderai bien longtemps...

SIMONNE. — J'ai l'air malade?

HERBELIN. — Mais non, grosse bête... Seulement tu as vingt ans, tu es jolie... tu es riche...

SIMONNE. — Je suis riche?

HERBELIN. — Il le faut bien... Cette maison sera ta dot!

SIMONNE. — Oh! Alors?

HERBELIN. — Eh bien, mais c'est pour les jeunes filles jolies et riches que le mariage a été inventé...

SIMONNE. — Oh! Non!

HERBELIN. — Quoi!... Tu ne veux pas te marier?

SIMONNE. — Oh! Pas déjà!

HERBELIN. — Pas ce soir, bien entendu!...

SIMONNE. — Oh! Mon Dieu...

HERBELIN. — Ça te fait donc peur?

SIMONNE. — Je n'y pense pas!

HERBELIN, allant à elle. — Je t'y ferai penser!... Nous en reparlerons, va, nous avons tout le temps!

SIMONNE. — Mon petit papa, je suis si heureuse à la pensée de vivre avec toi!

Elle l'embrasse.

HERBELIN. — Et moi donc!

SIMONNE. — Tu ne m'embrasses pas?

HERBELIN. — Ça me gêne!

SIMONNE. — Oh! Pourquoi?

HERBELIN. — Tu es si grande...

SIMONNE. — Embrasse-moi. (Il l'embrasse dans le cou.) Oh! sept heures, dépêchons-nous...

HERBELIN. — Pourquoi?

SIMONNE. — Tu vas rentrer avec moi...

HERBELIN. — Où ça?

SIMONNE. — Chez cousine Marie!

HERBELIN. — Pourquoi faire?

SIMONNE. — Pour la voir...

HERBELIN. — Mais tu m'as dit qu'elle était morte...

SIMONNE. — Oui, mais il faut que tu veilles avec moi, cette nuit...

HERBELIN. — Quoi?

SIMONNE. — Dame! Il faut que tu veilles!

HERBELIN. — Ah! Non... Veiller? Ah! Non!...

SIMONNE. — Ça te fatigue de veiller?

HERBELIN. — Oh! Ce n'est pas seulement ça...

SIMONNE. — Alors?

HERBELIN. — Oh! Non, non, non... je ne pourrai pas... ça non...

SIMONNE. — Il faut tout de même que tu viennes la voir...

HERBELIN. — Non...

SIMONNE. — Oh!

HERBELIN. — ...et n'en parlons même pas, veux-tu?... Non!... Oh! rien que d'y penser, ça me bouleverse! J'ai une nature très sensible. Et, comme ma visite ne pourrait servir à rien... je préfère l'éviter...

SIMONNE. — Je n'insiste pas...

HERBELIN. — Je désire même que tu n'y retournes pas...

SIMONNE. — Moi?

HERBELIN. — Oui!... Surtout, ma petite Simonne, ne t'imagine pas que je manque de cœur... Je ne suis pas méchant, je te le jure, mais je désire que tu n'y retournes pas! Oui!... Ça peut te paraître monstrueux, mais je le désire!... Ou, plus exactement, je veux que tu restes ici...

SIMONNE. — Pourquoi?

HERBELIN. — Parce que je ne veux pas ajourner le plaisir de dîner avec toi, là!... Ça te va, de dîner avec ton vieux papa?

SIMONNE. — Oh! Oui.

HERBELIN. — Au restaurant...

SIMONNE. — Oh! Oui!

HERBELIN. — Et... tiens, je vais te montrer ta chambre... tu coucheras là, sur ce divan... et, demain matin, tu iras avec un ami à moi, qui s'occupera de... de tout! Ce soir, elle ne sera pas seule?

SIMONNE. — Non, il y aura Mme Beauthier, la femme de chambre et une sœur de charité...

HERBELIN. — Il y aura un monde fou! Ce sera très bien!

SIMONNE. — Mais tu viendras à l'enterrement?

HERBELIN. — Ah! Oui, ça oui... je me ferai un plaisir de l'accompagner au... (Mouvement de Simonne.) « Je me ferai un plaisir » est une façon de parler!

SIMONNE. — Je pense bien!... Alors je peux dire à Mme Beauthier qu'elle peut s'en aller?

HERBELIN. — Comment, Mme Beauthier est là!

SIMONNE. — Oui. Elle n'osait pas entrer.

HERBELIN, remontant. — Oh!... Tu as fait attendre Mme Beauthier dans l'antichambre... Oh!... Tu as bien fait! (Il remonte et va ouvrir à Mme Beauthier qui entre. Simonne descend à droite et se tient debout devant le divan.) Simonne vient seulement de me dire que vous étiez là! Bonjour, ma bonne amie!... Entrez!...

Mme BEAUTHIER. — Je ne voulais pas vous déranger.

HERBELIN, gaiement. — Me déranger, vous? Quel enfantillage! Je suis si content de vous revoir. Vous me rappelez tant de choses! Votre mari va bien?

Mme BEAUTHIER. — Très bien, oui.

HERBELIN, la faisant descendre et asseoir. —Vous avez une mine superbe! Mettez-vous là... Je suis ravi de revoir vos bons yeux, votre...

Mme BEAUTHIER. — Mon cher ami, je vais troubler votre bonne humeur...

HERBELIN. — Pourquoi?

Mme BEAUTHIER. — Je vois que Simonne n'a pas osé vous dire la vérité...

HERBELIN. — Quelle vérité?

Mme BEAUTHIER, lui prenant la main. — Vous êtes un homme... soyez fort...

HERBELIN. — Mais qu'est-ce qu'il y a donc?

Mme BEAUTHIER. — Marie est morte ce matin.

HERBELIN. — Oui...

Mme BEAUTHIER. — Vous le saviez?

HERBELIN. — Dame! Simonne me l'avait dit.

Mme BEAUTHIER. — Ah! Bon.

HERBELIN. — C'est tout?

Mme BEAUTHIER. — Mais oui.

HERBELIN. — Ah! Mon Dieu, j'ai cru qu'il était arrivé un malheur!... Un autre malheur!... Eh! oui, cette pauvre Marie est morte...

Mme BEAUTHIER. — Si jeune...

HERBELIN. — Si bonne...

Mme BEAUTHIER. — Oh! C'est affreux!

HERBELIN, se levant et entrainant Mme Beauthier un peu à gauche. — Et ma foi, j'ai trouvé Simonne si affectée que je préfère la garder près de moi.

Mme BEAUTHIER. — Dès ce soir?

HERBELIN. — Dès ce soir. Je vous demanderai donc de bien vouloir vous charger de tout, ainsi que vous l'avez fait pour ma pauvre femme, il y a quinze ans.

Mme BEAUTHIER. — Je vous le promets.

HERBELIN. — Vous êtes une charmante amie et nous allons nous revoir souvent, maintenant, car je veux que vous conserviez un contrôle sur l'éducation de Simonne.

Mme BEAUTHIER. — Je vous suis entièrement dévouée. Au revoir ma petite Simonne.

Elle l'embrasse.

SIMONNE. — Madame Beauthier, vous voudrez bien dire à Marie-Louise qu'elle soit ici demain à neuf heures pour m'aider à m'habiller... n'est-ce pas, papa?

HERBELIN. — Oui, ma chérie.

Mme BEAUTHIER. — C'est entendu, mon enfant. Sois bien sage, et à demain. Au revoir, Henri...

HERBELIN, remontant. — Au revoir, ma bonne amie. Je vous accompagne.

Mme Beauthier remonte et sort avec Herbelin. Simonne retire son chapeau, le dépose sur le bureau et se recoiffe un peu. Herbelin rentre.

HERBELIN. — Et voilà!

SIMONNE, allant au-devant de lui et l'embrassant. — Ah! que je suis heureuse!

HERBELIN, très gai. — Enfin, j'ai ma petite fille! Où veux-tu dîner?

SIMONNE. — Je ne sais pas, moi...

HERBELIN. — Oh!... mais, nom d'un chien...

SIMONNE. — Où çà?

HERBELIN — J'ai un cousin qui habite Angers...

SIMONNE. — Oh! Papa... papa...

HERBELIN. — Mais non, ma petite fille, n'aie pas peur... je dis ça... parce que... il faut que nous pensions à l'inviter... à l'enterrement!...

SIMONNE. — Papa, je te jure que je ne te gênerai pas!

HERBELIN. — Mais j'en suis sûr, ma petite fille...

SIMONNE, près de lui. — Oh! Pourquoi m'a-t-on éloignée de toi si longtemps?

HERBELIN. — La famille, réunie en conseil, avait jugé qu'une petite fille serait mieux élevée par une femme que par un homme! Je me suis incliné!... Es-tu bien élevée, au moins?

SIMONNE. — Je mange proprement...

HERBELIN. — Est-ce qu'on t'a habituée à être libre?

SIMONNE. — Oui... pourquoi?

HERBELIN. — Pour savoir!... Cousine Marie a bien veillé sur toi?

SIMONNE. — Oui... je sortais avec ma gouvernante!

HERBELIN. — Je voudrais seulement savoir si tu as l'habitude d'entendre parler... enfin, si tu te rends compte que tu n'es plus une enfant...

SIMONNE. — Oh! oui, je me rends bien compte... mais pendant quelques jours... laisse-moi m'imaginer que je suis encore une enfant... laisse-moi t'embrasser quarante fois par jour si je veux... et laisse-moi t'appeler « mon papa »... et promets-moi que tu viendras me border le soir... enfin, laisse-moi être tout à fait comme une petite fille avec son papa...

HERBELIN. — Pourquoi?

SIMONNE. — Pour que je voie comment c'est...

HERBELIN. — Si tu veux, mon petit. Fais tout ce qui t'amusera! (On frappe.) Entrez...

LE VALET DE CHAMBRE. — Monsieur... Mlle Rose Dargent est là...

HERBELIN. — Ah!... Mais... je... elle est là?...

LE VALET DE CHAMBRE. — Mademoiselle est chez le concierge... Elle téléphone d'en bas et elle dit qu'elle vient chercher monsieur qui l'a invitée à dîner...

HERBELIN, à Simonne. — Eh bien, heu... c'est une... une camarade de régiment... (Le valet de chambre se retourne en riant, Simonne sourit.) du moins, de heu... eh bien, dites-lui que...

SIMONNE. — Dites tout simplement... à cette demoiselle qu'elle veuille bien attendre monsieur, pendant quelques minutes, dans sa voiture...

HERBELIN. — Pourquoi?

SIMONNE. — Si tu es engagé, papa...

HERBELIN, faisant avec la main, derrière son dos, signe au valet de chambre de sortir. — Mais... je peux me dégager...

SIMONNE. — Oh! Il ne faut pas que, pour moi, tu te prives.

HERBELIN. — Mais... je... non, non... (Il va à la porte de gauche, l'ouvre et appelle.) Dantin!... Viens...

DANTIN, paraissant. — Je dormais...

HERBELIN. — Dantin... si tu dînais, ce soir, au restaurant, avec une dame que tu ne connais pas... tu serais gêné?...

DANTIN. — Au moment de l'addition, oui!

HERBELIN. — Bien! Descends... emmène avec toi la dame qui m'attend en voiture devant ma porte et dis-lui que j'irai vous retrouver au restaurant... ce qui est faux, dans une heure!

DANTIN. — Tu ne viendras pas?

HERBELIN. — Non!... Je dîne ailleurs...

DANTIN, se retournant et saluant Simonne. — Ah! ah!...

HERBELIN. — Avec ma fille!...

DANTIN. — Ah! ah!...

HERBELIN. — Viens me voir demain! Je te rendrai ce que...

DANTIN. — A demain, je le jure!

Dantin sort. Un temps. Herbelin, nerveux brusquement, traverse le théâtre au fond.

SIMONNE, derrière le divan. — Papa, je suis navrée...

HERBELIN. — Il ne faut pas que tu sois navrée, ma petite fille chérie... il n'y a vraiment pas de quoi! Il ne faut pas que tu sois navrée... mais il faut que ce qui vient de se passer te serve de leçon, tu vois les sacrifices que je m'impose, il faut que tu sois raisonnable.

SIMONNE. — Ce soir?

HERBELIN. — Non, mais dès ce soir, il faut... comment dirai-je... il faut que tu conviennes qu'il sera

bientôt... nécessaire... pour toi-même, pour toi, enfin, que nous te trouvions un mari...

SIMONNE. — Oh! Papa...

HERBELIN. — Laisse-moi parler!... Laisse-moi te parler sérieusement pendant une minute!... Etant donné ma situation et ton âge, il ne faut pas que nous perdions de temps!... Quand tu seras mariée, je t'expliquerai tout ça en détail et tu me comprendras!... Mais, avant même de me comprendre... il faut que tu aies confiance en moi, il faut que tu te mettes bien dans la tête que je ne désire qu'une chose: ton bonheur!

SIMONNE. — Admettons que je ne veuille pas me marier...

HERBELIN. — Ne me fais pas envisager, dès ce soir, la possibilité d'avoir un jour à lutter contre toi!... Je suis extrêmement doux, mais je te préviens que j'ai une très grande volonté...

SIMONNE. — Il te manque celle que tu m'as donnée!

HERBELIN. — Je te jure qu'un homme jeune, intelligent, distingué, riche si possible, et en bonne santé... est ce qui peut arriver de meilleur à la fille d'un homme aussi léger que ton vieux papa!

SIMONNE. — Tous les jeunes gens sont bêtes...

HERBELIN. — Celui que tu aimeras deviendra intelligent tout à coup.

SIMONNE. — Mais enfin, voyons, papa, tout de même... si je veux rester vieille fille!

HERBELIN, descendant devant le bureau. — Tu te moques de moi, n'est-ce pas?

SIMONNE. — Non.

HERBELIN. — Si. En voilà des idées!... Tu n'es pas bigote, j'espère?

SIMONNE. — Du tout!

HERBELIN. — C'est encore heureux!

SIMONNE. — Mais, papa, sois logique...

HERBELIN, passant par derrière le bureau pour aller au fond. — Non, pas ce soir. Nous ferons de la logique une autre fois!... Assez pour aujourd'hui!... Ne nous gâchons pas notre plaisir... davantage! (Il ouvre la porte et crie.) Mon smoking!

Un temps.

SIMONNE. — Elles sont jolies ces gravures... Elles sont anciennes?

HERBELIN. — Non, non, ce sont des gravures anglaises... (On frappe.) Entrez!

LE CONCIERGE, entrant. — Comme monsieur me l'avait dit, j'ai présenté de nouveau ses trois quittances au locataire en question et ce monsieur a répondu à monsieur par écrit.

Il tend à Herbelin une lettre.

HERBELIN. — Ah! Il s'excuse tout de même! (Il décachette la lettre et la parcourt.) Oh! Ecoute ça, écoute la lettre d'un monsieur qui a trois termes en retard. (Lisant.) *Monsieur, votre concierge est venu déjà hier me demander de l'argent: Trois mille sept cent cinquante francs, si j'ai bonne mémoire, et je vois que j'ai bien fait de ne pas le payer hier, car il est revenu aujourd'hui et il m'a encore demandé trois mille sept cent cinquante francs, ce qui aurait fait sept mille cinq cents...* Ah çà!!...

SIMONNE, riant. — C'est assez drôle comme réponse.

HERBELIN. — Ah!... Tu trouves que c'est rigolo!

SIMONNE. — Je trouve, oui, que c'est drôle.

LE CONCIERGE. — Alors, monsieur donne congé?...

HERBELIN. — Je... Mademoiselle, qui est désormais propriétaire de cette maison, va vous répondre puisqu'elle trouve ça rigolo!!! Que faut-il faire?... Réponds... réponds franchement!

SIMONNE. — Mais, je...

HERBELIN. — Allez! allez!... Dis ce qu'il faut qu'on fasse! C'est ta dot... tu peux en disposer... allons... va, dis... allez...

SIMONNE. — ...Ne donnez pas congé à ce monsieur.

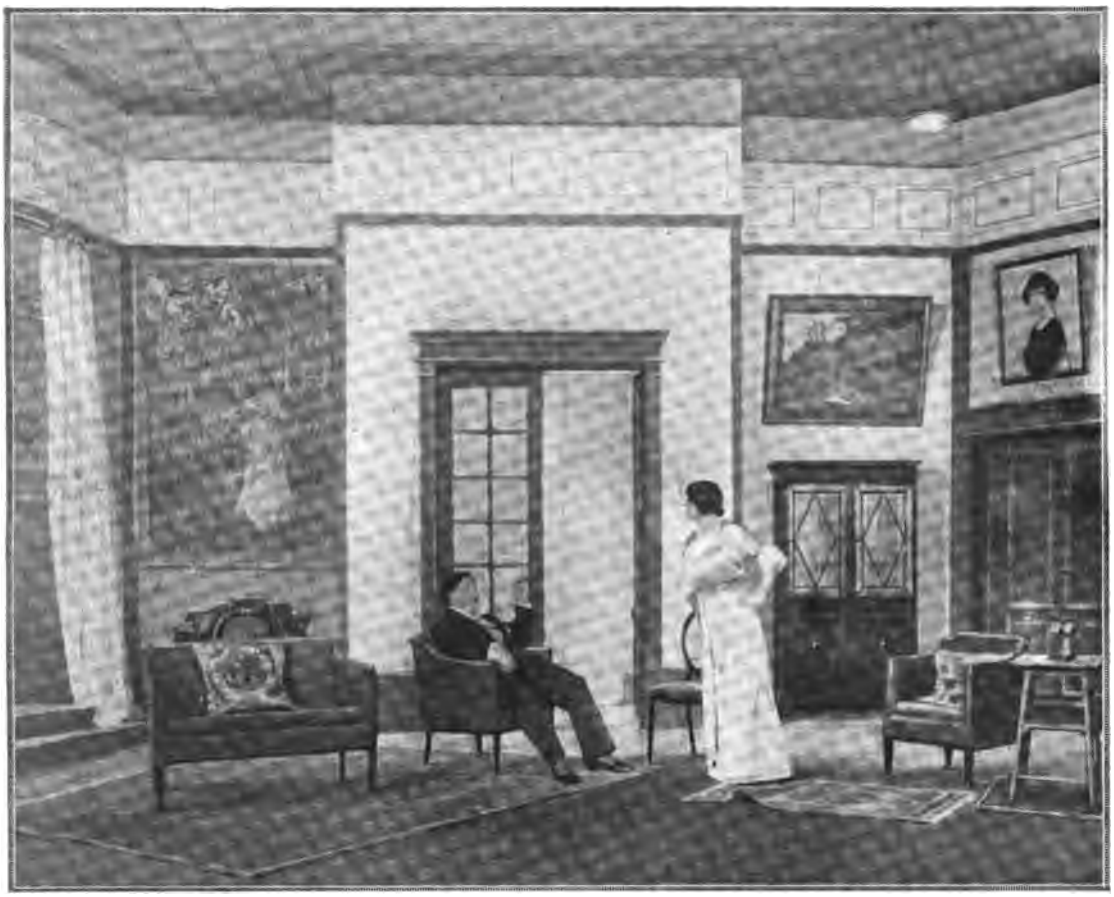
HERBELIN. — Ne donnez pas congé à ce monsieur!

Le concierge s'incline et sort en levant les bras au ciel.

LE RIDEAU SE FERME

Herbelin. Le Concierge. Simonne.

Herbelin : « *C'est ta dot, tu peux en disposer... allons... va!...* »



Paulette « *Maurice, viens là...*

ACTE II

Le rideau s'ouvre sur le salon-fumoir de Maurice de Varançay. Cette pièce est contiguë à la salle à manger, et trois marches séparent l'une de l'autre. Il y a une baie à gauche et une petite porte à droite. Et il y a au fond une grande porte. Lorsque cette dernière est ouverte on voit l'antichambre et lorsque la porte de l'antichambre est ouverte on aperçoit le vestibule d'entrée et les premières marches d'un escalier. Les tentures et le mobilier sont du goût le meilleur.

Sitôt après l'ouverture du rideau, Maurice, en pyjama, et Paulette, en jupon, entrent en scène, l'un courant derrière l'autre. Ils traversent le salon et disparaissent par la porte du fond. La scène reste un instant vide, puis Maurice et Paulette rentrent en se battant par la porte de droite.

MAURICE. — Oh! Ça, c'est stupide... tu m'as fait très mal!

PAULETTE. — Eh ben, et toi! Tiens, regarde mes poignets...

MAURICE. — Je me fous de tes poignets, regarde mon œil... Tu m'as enfoncé ton doigt dedans avec une violence inqualifiable! Sans doute, tu avais les mains sales et je vais sûrement avoir quelque chose à l'œil!

PAULETTE. — Ça va être encore moi!

MAURICE. — Jolie plaisanterie!... Au lieu de faire des mots, tu ferais mieux de soigner les miens! Tu devrais déjà m'avoir fait de l'eau boriquée...

PAULETTE. — Avec quoi?

MAURICE. — Avec quoi? Avec du café noir et de la levure de bière! Gourde!

PAULETTE. — Je suis peut-être une gourde, mais toi tu es une brute et je te jure bien que c'est la dernière fois qu'on se bat!

MAURICE. — Oui, mais, alors, il ne faudra plus m'agacer ni me chatouiller!... D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi je te réponds, tu adores être battue!

PAULETTE. — Pas quand j'ai mon corset! Et puis, j'aime ça dans le lit!

MAURICE. — Tu aimes tout dans le lit!

PAULETTE. — Peuh!

MAURICE, venant à Paulette. — Ah! peuh? Tu fais ah! peuh?... Oui, eh bien, avoue immédiatement que tu aimes tout dans le lit?

PAULETTE, se levant et passant ses bras autour du cou de Maurice. — Si on se recouchait?

MAURICE. — Penses-tu?

PAULETTE. — Pourquoi pas?... Viens te coucher...

MAURICE. — Non, je suis trop fatigué pour me recoucher!... Et puis, j'ai mal à mon pauvre œil!

PAULETTE. — Allons, fais-le-moi voir, ton pauvre œil...

Il s'est assis et elle se met à califourchon sur ses genoux.

MAURICE. — C'est celui-là... non, c'est celui-là!
PAULETTE. — Mais, tu n'as rien du tout!
MAURICE. — Ça me cuit tout de même!
PAULETTE. — C'est pas grave, va!
MAURICE. — Pour toi, sûrement.
PAULETTE. — Ne le frotte pas!... Oh! Ce que tu es taffeur!
MAURICE. — Faut pas blaguer avec les yeux, surtout quand ce sont les miens!
PAULETTE. — Vous y tenez à votre petite gueule, ma chérie!
MAURICE. — Dame!
PAULETTE. — C'est votre gagne-pain!
MAURICE. — Mon gagne-pain?... Ah çà! mais, dis donc, est-ce que je t'ai jamais emprunté de l'argent?
PAULETTE. — Six mille francs!
MAURICE. — Quoi?
PAULETTE. — Je dis six mille francs!
MAURICE. — Je t'ai emprunté six mille francs?
PAULETTE. — Ben, voyons...
Elle se lève.
MAURICE. — Quand ça?
PAULETTE. — Il y a deux mois.
MAURICE. — Ah! Je me souviens, oui, oui, oui, oui, oui... parfaitement! Eh bien, j'espère que tu en as une mémoire, toi!.... Tu me feras penser à te les rendre.
PAULETTE. — Quand ça?
MAURICE. — Quand je te le dirai. N'en parlons plus d'ici là!
PAULETTE. — Bon.
MAURICE, s'asseyant sur le canapé. — Tiens, viens près de moi, je vais t'apprendre un jeu...
PAULETTE. — Quel jeu?
MAURICE. — Viens.
PAULETTE. — Tu vas me faire mal...
MAURICE. — Je te jure que non.
PAULETTE. — Où faut-il que je me mette?
MAURICE. — Assieds-toi à côté de moi.
PAULETTE, s'asseyant à côté de lui. — Et puis...
MAURICE. — Attends... Et, maintenant, tu vas me demander, sur un ton d'exquise politesse, le chemin pour aller avenue de l'Opéra...
PAULETTE. — Pourquoi faire?
MAURICE. — Veux-tu apprendre le jeu, oui ou non?
PAULETTE. — Voulez-vous avoir l'obligeance de me dire, monsieur, quel chemin il faut que je prenne pour aller avenue de l'Opéra...
MAURICE. — L'Opéra, madame?
PAULETTE. — Oui, monsieur.
MAURICE. — C'est... par ici!!!
En disant « par ici » il a étendu le bras de façon à donner à Paulette un coup sec du revers de la main sur l'épaule. Paulette a poussé un cri, Maurice s'est sauvé, et elle se met à courir après lui dans le salon. Maurice s'échappe par la baie de gauche. Elle le poursuit. La porte du fond s'est ouverte et paraissent le valet de chambre de Maurice et un créancier.
LE VALET DE CHAMBRE. — Si monsieur le comte était là, je vous le dirais! Il n'y a pas de honte à être chez soi!
LE CRÉANCIER. — Je viens d'entendre des cris, à l'instant!
LE VALET DE CHAMBRE. — Ce sont sans doute les enfants de M. le comte qui jouent...
LE CRÉANCIER. — Vous direz à M. de Varançay, de ma part, que si demain mardi je ne suis pas intégralement payé de ce qu'il me doit, je n'hésite pas à le faire saisir. N'est-ce pas: demain ou saisie!
LE VALET DE CHAMBRE. — J'ai parfaitement saisi.
A ce moment, Paulette rentre en scène à toute vitesse. Se rencontrant avec le créancier, elle s'en sert comme d'un meuble et elle se met à tourner autour de lui pour échapper à Maurice qui, en coulisse, dit: « Où est mon fusil? »
LE CRÉANCIER. — Mais, voulez-vous me laisser, madame! Je ne suis pas un toton!
MAURICE, paraissant dans la baie. — Paulette... Voyons, Paulette, tu vois bien que monsieur ne veut pas jouer, allons-nous-en!
Il remonte. Paulette aussi.
LE CRÉANCIER. — Pardon, monsieur de Varançay, pardon...
MAURICE, revenant. — Vous voulez bien jouer?
LE CRÉANCIER. — Non, monsieur!
MAURICE. — Alors, allons-nous-en!
Le valet de chambre est sorti.
LE CRÉANCIER. — Vous refusez de me payer, monsieur?
MAURICE. — Vous payer pour jouer? Ah! Oui! (A Paulette.) Il est fou!
LE CRÉANCIER, parlant très fort. — Monsieur, je l'ai dit à votre valet de chambre, si je ne suis pas intégralement payé demain mardi...
MAURICE, encore plus fort. — Mais, d'abord, monsieur, qui êtes-vous, pour vous permettre d'élever ainsi la voix chez moi?
LE CRÉANCIER. — Je suis le représentant de la maison Kahn et Vibert.
MAURICE. — Qu'est-ce que vous pouvez désirer de plus! Vous avez une situation superbe...
PAULETTE. — Vous devez faire des envieux...
MAURICE. — Je ne m'explique pas votre mauvaise humeur!
LE CRÉANCIER. — Vous ne répondez pas à mes lettres et vous n'êtes jamais chez vous!
MAURICE. — Vous non plus!
LE CRÉANCIER. — Comment, moi non plus?
MAURICE. — Puisque vous êtes tout le temps chez moi!... Ne vous fâchez pas et, dites-moi, que voulez-vous, monsieur?
LE CRÉANCIER. — L'argent que vous me devez, monsieur!
MAURICE. — Où est-il, cet argent?
LE CRÉANCIER. — Je n'en sais rien!
MAURICE. — Moi non plus. (Il cherche avec Paulette dans tous les coins.) Et d'abord, combien vous dois-je?
LE CRÉANCIER, fouillant dans sa poche. — Neuf cents francs...
MAURICE. — Vous allez me les prêter?
LE CRÉANCIER. — Non, je vais vous donner la facture.
MAURICE. — Je n'en fais pas collection.
LE CRÉANCIER. — Voici... (Il lui tend la facture.) Neuf cents francs.
MAURICE. — Neuf cents francs de quoi?
LE CRÉANCIER. — De meubles!
MAURICE. — Quels meubles?
LE CRÉANCIER. — Ces deux fauteuils-ci.
MAURICE. — Ces deux-là?
LE CRÉANCIER. — Oui.
MAURICE. — Neuf cents francs! Ça met le fauteuil à quatre cent cinquante francs!
LE CRÉANCIER. — Oui.
MAURICE. — C'est cher!

LE CRÉANCIER. — Cher?

MAURICE. — Oui, cher, monsieur, cher, très cher, monsieur!

LE CRÉANCIER. — Mais, monsieur, quand vous les avez achetés, il y a un an...

MAURICE. — Je les ai achetés il y a un an?

LE CRÉANCIER. — Dame!

MAURICE. — Alors, ils sont à moi?

LE CRÉANCIER. — Non...

MAURICE. — Non? Ils ne sont pas à moi?

LE CRÉANCIER. — Non!

MAURICE. — Alors, s'ils ne sont pas à moi, je ne veux pas les payer! (Il va pour sortir avec Paulette.)

LE CRÉANCIER, le rappelant. — Ils sont à vous puisqu'ils sont usés!

MAURICE, revenant. — Ah! Vous les trouvez usés?

LE CRÉANCIER. — Parfaitement, et ils sont invendables, maintenant!

MAURICE. — Invendables? Alors, je ne veux pas les acheter!

LE CRÉANCIER. — Oh! Mais c'est trop tard!

MAURICE. — Quelle heure est-il?

LE CRÉANCIER. — Vous les avez choisis, on vous les a livrés, vous les avez usés... il faut les payer!

MAURICE, se blottissant contre Paulette. — D'abord, qu'est-ce qui me prouve que je ne les ai pas payés?

PAULETTE. — Oui, au fait, qu'est-ce qui prouve que tu ne les as pas payés, mon chéri?

LE CRÉANCIER. — Comment ce qui...

MAURICE. — Vous n'avez pas neuf cents francs dans votre caisse?

LE CRÉANCIER. — Mais sûrement si!

MAURICE. — Ce sont peut-être les miens?

PAULETTE. — C'est très possible!

LE CRÉANCIER. — Oh!

MAURICE, changeant de ton et devenant tout à coup hautain, noble et sévère. — D'ailleurs, il m'est indifférent de vous les payer deux fois!... Voyons, où est mon carnet de chèques... (Il va à son bureau, au fond, à gauche.) Voulez-vous être réglé en un chèque ou en plusieurs pièces de deux sous?

LE CRÉANCIER. — Je préfère que ce soit un chèque.

MAURICE. — Moi aussi! (Il est allé à son bureau, il couvre un chèque.) Voici, monsieur, un chèque de neuf cents francs.

LE CRÉANCIER. — Merci, monsieur.

Le créancier tend la main, il va saisir le chèque, mais Maurice le retire aussitôt et le déchire.

MAURICE. — D'ailleurs, non... Je paierai tout à la fois...

LE CRÉANCIER. — A la fois?

MAURICE. — Oui. Pouvez-vous me faire un machin, comment appelle-t-on ça, un *cosy-corner*?

LE CRÉANCIER. — Mais... (Il regarde Paulette et Maurice qui conservent leur sérieux.) Mais... certainement, monsieur... En acajou marqueté, comme votre bureau?

MAURICE. — C'est ça.

PAULETTE. — Très bonne idée...

MAURICE. — Pas?

PAULETTE. — Ça fera un coin intime et douillet, ce sera charmant!

MAURICE. — Il vous faut combien de temps pour faire ça?

LE CRÉANCIER. — Un mois...

MAURICE. — Un mois?... Alors, prenez de préférence le mois de février, c'est le plus court.

PAULETTE. — On choisira une jolie étoffe pour les coussins...

Elle va s'asseoir sur le fauteuil, près du canapé.

LE CRÉANCIER. — Bien, madame.

MAURICE. — Présentez-moi un devis avant de commencer le travail.

LE CRÉANCIER. — Bien, monsieur le comte. (Gagnant le fond, à droite.) Je pense qu'on pourrait mettre en haut deux petites bibliothèques, n'est-ce pas? C'est plus gai... C'est plus chaud...

MAURICE. — C'est plus cher!... Vous m'avez très bien compris. Au revoir, monsieur...

LE CRÉANCIER. — Au revoir, monsieur le comte.

Le valet de chambre entre.

MAURICE. — Accompagnez monsieur...

LE CRÉANCIER. — Au revoir, madame... Je vous salue, monsieur...

PAULETTE. — Moi aussi, monsieur.

Le créancier sort.

MAURICE. — Voilà un homme qui a bien failli emporter un chèque sans provision!... J'ai hésité une seconde entre une canaillerie stupide et un joli meuble de quinze cents francs... J'ai choisi le meuble!

PAULETTE. — Comment, sans provision?... Tu n'as plus rien au Crédit Lyonnais?

MAURICE. — J'en sais rien... je dis ça, comme ça...

PAULETTE. — Regarde-moi!

MAURICE. — Je ne peux pas regarder le soleil en face!

PAULETTE, se levant. — Maurice, viens là, (Maurice va près de Paulette.) et dis-moi combien il te reste au Crédit Lyonnais.

MAURICE. — Combien il me reste au Crédit Lyonnais? Ça t'amuse?

PAULETTE. — Oui. Dis?

MAURICE. — Peau de balle!

PAULETTE. — Oh!... Tu blagues?

MAURICE. — Il n'y a pourtant pas de quoi rire!

Il remonte à son bureau.

PAULETTE. — Rien, rien, rien?

MAURICE. — Rien.

PAULETTE. — Tu me charries!

MAURICE. — Je te charrie? Tiens, regarde mon carnet de chèques... (Il descend derrière le fauteuil, près du canapé, prend le carnet de chèques et l'accent belge.) ... j'en fais deux avec!

Il déchire le carnet.

PAULETTE, venant à lui. — Mais, enfin, voyons, dis-moi la vérité, il te reste combien en tout?

MAURICE. — En tout? Il me reste... ça ne te regarde pas!

PAULETTE. — Oh! toi! Il doit t'en rester plus qu'on ne croit!

MAURICE. — On croit donc qu'il m'en reste peu?

PAULETTE. — On s'en doute!

MAURICE. — Pourquoi?

PAULETTE. — Dame, on sait...

MAURICE. — On sait quoi?

PAULETTE. — D'abord, on sait que tu n'as plus ton auto! On sait que tu l'as vendue...

MAURICE. — Oui, mais on ne sait pas que j'en ai commandé une autre...

PAULETTE. — Tu en as commandé une autre?

MAURICE. — Non!... Qu'est-ce qu'on sait encore?...

PAULETTE. — On sait que tu es dans la purée, mais on dit que c'est comparativement, et on croit que tu as des petites rentes insatiables!

MAURICE. — Insaisissables, pour les rentes.

PAULETTE. — Oui, enfin... insatiables, insaisissables...

MAURICE. — Ce n'est pas la même chose! C'est pour ça que je me permets...

PAULETTE. — Tu as compris ce que je voulais dire, n'est-ce pas?

MAURICE. — Oui, ma fille!

PAULETTE, le prenant par le cou. — Et tu en as des petites rentes insassasitiables... enfin, comme tu dis, quoi, c'est vrai?

MAURICE. — Non, ma fille, ce n'est pas vrai, je n'ai pas de rentes insassasitiables...

Il va vers la baie, à gauche.

PAULETTE. — Alors, qu'est-ce que tu vas faire?

MAURICE, sur les marches. — Ce que je vais faire?... Je vais m'habiller! Quelle heure est-il?

PAULETTE. — Midi et demi.

MAURICE. — Chaque fois que tu couches ici, c'est la même chose... tu traînes... tu traînes... et je n'arrive pas à être prêt avant une heure! Finis de t'habiller, bon Dieu!

PAULETTE. — J'irai quand la demie sonnera!

On sonne.

MAURICE. — Juste!

PAULETTE. — Mais non, idiot, c'est à la porte!

MAURICE. — Idiot?... Pourquoi idiot? Pourquoi être grossière, tout de suite, et chercher à me faire de la peine? (Il pleure.)

PAULETTE, se précipitant vers lui. — Mais, je plaisantais...

MAURICE, cessant de pleurer. — Moi aussi!

LE VALET DE CHAMBRE, entrant. — Monsieur, c'est la facture de Voisin.

MAURICE. — J'avais dit qu'on me laissât tranquille jusqu'au vingt-cinq!

LE VALET DE CHAMBRE. — Mais, monsieur le comte, nous sommes le vingt-six!

MAURICE. — Le vingt-six? Oh! alors, trop tard! Dites-le-lui, c'est trop tard! J'avais dit jusqu'au vingt-cinq! Il n'avait qu'à faire attention! Tant pis!

LE VALET DE CHAMBRE. — Bien, monsieur.

MAURICE. — Et donnez-moi mon gilet, mon veston noir, et mes bretelles.

LE VALET DE CHAMBRE. — Tout de suite, monsieur.

Et il sort.

MAURICE. — Et toi, va t'habiller, je t'en supplie.

PAULETTE. — J'y vais!...

MAURICE. — Où déjeunes-tu?

PAULETTE. — Avec toi!

MAURICE. — Tu m'invites?

PAULETTE. — Oh! oui, laisse-moi te payer à déjeuner, mon chéri.

Elle l'embrasse.

MAURICE. — Soit! (Elle sort.) Je lui passe toutes ses fantaisies!

Il va s'asseoir sur le fauteuil, à gauche de la petite table. Le valet de chambre entre.

LE VALET DE CHAMBRE, hésitant. — Monsieur le comte, je viens demander à monsieur le comte si monsieur le comte voudrait me donner un petit peu d'argent...

MAURICE. — De l'argent?... Vous aussi?... Mais, qu'est-ce que vous avez donc tous à avoir besoin d'argent, aujourd'hui?... M'avez-vous vu demander de l'argent à quelqu'un, moi?

LE VALET DE CHAMBRE. — Monsieur le comte me doit deux mois de gages...

MAURICE. — C'est une autre question. Depuis ce matin, vous voyez que je refuse de l'argent à tout le monde, alors, vous vous dites: « Puisqu'il en refuse à tout le monde, il doit lui en rester!... » C'est un raisonnement stupide!

LE VALET DE CHAMBRE. — Je ne me suis pas dit ça...

MAURICE, se levant et retirant son veston de pyjama qu'il jette sur le canapé. — C'est un raisonnement stupide tout de même!... Donnez-moi mes bretelles. (Le valet de chambre lui passe ses bretelles.) Il y a eu une époque, mon ami, où les domestiques servaient leurs maîtres sans être payés par eux...

LE VALET DE CHAMBRE. — C'est comme maintenant!

MAURICE. — Oui, mais à cette époque-là, ils étaient augmentés chaque mois!

LE VALET DE CHAMBRE. — Ah!...

MAURICE. — Et leurs noms figuraient dans tous les testaments!

LE VALET DE CHAMBRE. — Ah! Bien, monsieur...

MAURICE. — Ne l'oubliez pas et ne me parlez jamais d'argent, c'est laid... Allez! Et donnez-moi, encore une fois, mon veston noir!...

Le valet de chambre aide Maurice à mettre son gilet et sort.

PAULETTE, dans la coulisse. — Dis donc, chéri?

MAURICE. — Quoi, chérie?

PAULETTE. — A propos de mes six mille francs...

MAURICE, boutonnant le gilet. — A propos de tes six mille francs?... Mais il n'est pas question de tes six mille francs!

PAULETTE. — Si, tu vas voir...

MAURICE. — Mon pauvre petit, ne souhaite pas que je te les rende, tes six mille francs...

PAULETTE. — Si...

MAURICE. — Non. Le jour où je te les rendrai, c'est que nous ne nous aimerons plus!... Tu ne comprends donc pas que je t'ai emprunté cette somme (Le domestique entre par la porte de droite avec le veston.) pour vivifier ton amour!

PAULETTE, paraissant, habillée, sur les marches.. — Pour quoi faire?

MAURICE, derrière la petite table. — Mais, parfaitement! Tu te serais vite fatiguée de moi... si tu n'avais pas eu un intérêt à rester ma maîtresse!

PAULETTE. — Un intérêt?... Quel est mon intérêt?

MAURICE. — Rattraper ton argent!

PAULETTE, venant vers le milieu. — Oh! Je ne veux pas que tu croies ça!

MAURICE, mettant à sa boutonnière la rose qu'il a prise dans un vase. — Mais ce n'est pas vilain de rester avec un homme par intérêt.

PAULETTE. — Si, avec toi, ce serait vilain! Ce serait honteux!

MAURICE. — Et, en somme, tu aimerais mieux ne jamais revoir tes cinq mille francs...

PAULETTE. — Six!

MAURICE. — Six, oui! Ah! tu es bien grue, je t'adore!

PAULETTE, s'asseyant dans le fauteuil, près du canapé. — Je parle de ça, tu sais, mon chéri, parce que ça me trotte dans la tête: tu n'as rien en vue?

MAURICE. — Si!

PAULETTE. — Non?

MAURICE. — Puisque je te le dis!

PAULETTE. — Raconte...

MAURICE, venant à Paulette, derrière le fauteuil. — Tu seras discrète?

PAULETTE. — Oh! voyons...

MAURICE, avec mystère. — J'ai l'intention de vendre à un grand empire voisin...

PAULETTE. — L'Allemagne?

MAURICE. — Oui. J'ai l'intention de vendre à l'Allemagne le plan des principales rues de Paris...

Le valet de chambre entre par la baie avec le manteau et le chapeau de Paulette qu'il dépose sur le canapé.

PAULETTE. — Oh! que tu es bête!... Tu ne veux pas me dire ce que tu as trouvé.

MAURICE. — Si!... Ecoute bien... Cette fois-ci, c'est sérieux!

PAULETTE. — Je t'écoute.

MAURICE. — Combien est-ce qu'il y a de bûches?

PAULETTE. — Où ça?

MAURICE. — Dans un jeu de cinquante-deux cartes...

PAULETTE. — Je ne sais pas!

MAURICE. — Il y en a seize... donc, sur quatre jeux, ça fait soixante-quatre bûches...

PAULETTE. — Mais, alors, mon chéri... je te demande pardon... ce que tu as trouvé...

MAURICE. — C'est la martingale idéale et certaine... Tu vas comprendre...

PAULETTE. — Non, mais, écoute, tu ne crois pas que tu aurais peut-être plus de chances de gagner ta vie... en t'occupant de commerce ou de... je ne sais pas, enfin, moi...

MAURICE. — Mais non, étant donné que je n'ai ni instruction ni dons d'aucune sorte... ma fortune est une question de hasard... si le hasard me favorise, je deviendrai riche... tu en conviens?

PAULETTE. — J'en conviens...

MAURICE. — C'est encore heureux!... (Il retourne derrière la petite table et allume une cigarette.) Eh bien, puisque c'est une question de hasard... je préfère jouer au baccara... car, ca, c'est un véritable jeu de hasard!... Si je dois avoir de la veine... j'en aurai aussi bien là qu'ailleurs!

PAULETTE. — C'est tout de même malheureux que tu en sois arrivé là!... Tu savais si bien être riche, je me rappelle...

MAURICE. — C'est vrai!

PAULETTE. — Oh! oui... et c'est si rare!

MAURICE. — N'est-ce pas qu'ils ne savent pas être riches, les gens?

PAULETTE. — Oh! non... Faut croire que c'est bien difficile...

MAURICE. — Alors, moi, je savais?

PAULETTE. — Oh! oui... tu avais une façon chic d'entrer dans les restaurants... et puis, tu payais bien les additions... tu ne faisais pas d'esbrouffe, mais on voyait que tu aimais bien payer... Je me rappelle, un jour, tu t'es disputé avec Morane pour régler une addition, tu as fini par avoir le dessus, et tu as dit: « Quelle importance ça a, mon cher, celui qui paie! » Eh bien, moi, j'avais jamais entendu dire ça par personne, et puis, tu étais, comment dirais-je...

MAURICE. — Assez, ça va bien, assez!

PAULETTE. — Ça t'embête que je te parle de ça?

MAURICE. — Oui...

PAULETTE. — Avec Henriette, tu as été épatant... avec Jeanne aussi... Elle t'a bouffé combien?

MAURICE. — Je ne sais plus. Je sais qu'elle bouffait bien!

PAULETTE. — Oui, moi, je suis arrivée un peu tard!

MAURICE. — Tu n'y perdras pas, va!

PAULETTE. — J'en suis certaine!

MAURICE. — Je t'envie!

PAULETTE. — Tout de même, si, tout à coup, tu avais de l'argent, qu'est-ce que tu me donnerais?

MAURICE. — Ta liberté!

PAULETTE. — Tu es gentil, toi, encore!

MAURICE. — C'est pas vrai! Non... si j'étais riche... je te donnerais... une bague...

PAULETTE. — Quelle blague! Vrai?

MAURICE. — Une bague... oui... une bague qui a appartenu à ma pauvre maman... et que j'ai dans mon secrétaire...

PAULETTE. — Montre-la...

MAURICE. — Non... non... quand je serai riche!... On part d'ici ensemble?

PAULETTE. — Non, avant, il faut que j'aille dire bonjour à mon ami!

MAURICE. — Soit!

PAULETTE. — Je viens te chercher dans trois quarts d'heure.

MAURICE. — Bon!... Ton ami, il est toujours aussi bête?

PAULETTE. — Oh! C'est inouï!... Il continue à ne pas se douter que je suis ta maîtresse... je te jure... c'est étrange, mais, ça finit par m'énerver!

MAURICE. — Laisse donc! Laisse donc!... Aie un peu de patience... Si nous continuons à aller tous les deux seuls au restaurant et au théâtre, il finira bien par savoir...

PAULETTE, lui présentant son dos. — Ah! j'suis pas finie d'agrafer. Agrafe-moi, veux-tu?

Elle descend sur le devant du théâtre.

MAURICE, derrière elle. — Oui... (Il lui agrafe sa blouse.) Tu as un très joli dos!

PAULETTE. — Vrai?

MAURICE. — Je ne parle pas de toi, je parle de moi!

PAULETTE. — T'es bête!... On blague, mais ce serait terrible s'il apprenait ça... il a des colères noires...

MAURICE. — C'est triste!

PAULETTE. — Je me méfie toujours des petits hommes maigres et chétifs... Je me dis que, pour remplacer la force, ils doivent avoir des trucs canailles et terribles.

MAURICE. — Et puis, d'abord, un homme ne doit pas être maigre...

PAULETTE, mettant son chapeau. — Oui, mais c'est pas une raison pour te laisser envahir par la graisse...

MAURICE. — Comme la Bulgarie!... Vois-tu! Il faut être gros dans la vie!

PAULETTE. — Pas trop!

MAURICE. — Pas trop... comme moi!

PAULETTE. — Pas plus!

MAURICE. — Pas plus... comme ça, c'est la bonne limite...

PAULETTE. — Tu es content de toi?

MAURICE, prenant le manteau de Paulette sur le canapé et l'aidant à le mettre. — Fou de joie! (On sonne.) Cette fois-ci, je vais leur donner des acomptes.

LE VALET DE CHAMBRE, entrant. — Monsieur, c'est...

MAURICE. — Donnez-lui vingt sous...

LE VALET DE CHAMBRE. — Oh! monsieur le comte. je ne peux pas... c'est un monsieur très bien...

MAURICE. — Alors, demandez-lui vingt sous...

LE VALET DE CHAMBRE. — Voici sa carte...

MAURICE, prenant la carte. — Henri Herbelin?... Connais pas?... Tu connais ça, toi?

PAULETTE. — Herbelin, non!

MAURICE. — On va le connaître! Faites entrer!...

PAULETTE. — Je file...

MAURICE. — Au revoir, petite lampe... Nom d'un chien...

PAULETTE. — Je t'ai fait mal?

MAURICE. — ...c'est mon propriétaire... sois convenable... (M. Herbelin entre.) Entrez, cher monsieur, je vous en prie.

PAULETTE, à Maurice. — Eh bien, au revoir, monsieur...

MAURICE. — Au revoir, madame... mes respects chez vous... et bonjour aux enfants!

PAULETTE. — Monsieur...

HERBELIN. — Madame...

Paulette sort.

MAURICE. — Et, maintenant... bonjour, cher monsieur...

HERBELIN. — Bonjour... Je vous dérange peut-être...

MAURICE. — Du tout... du tout... du tout... c'est une dame... que... je... qui... heu... était venue me demander... très gentille d'ailleurs... que je connais à peine... (Le valet de chambre rentre et se met à chercher sur le canapé.) Asseyez-vous, je vous en prie...

HERBELIN. — Merci...

Il s'assied dans un fauteuil, près du canapé.

MAURICE, s'asseyant sur une chaise, au milieu. — Qu'est-ce que vous cherchez?

LE VALET DE CHAMBRE. — Rien, monsieur le comte.

MAURICE. — Vous ne le trouverez pas.

LE VALET DE CHAMBRE. — Mais, monsieur...

MAURICE. — Qu'est-ce que vous cherchez?...

LE VALET DE CHAMBRE. — Monsieur... Madame dit qu'elle a oublié une épingle à chapeau en se rhabillant...

MAURICE. — Elle la retrouvera tout à l'heure en venant me chercher... Allez... Allez... Laissez-nous... (Le valet de chambre sort.) Je ne sais plus ce que je vous disais...

HERBELIN, riant. — Vous me disiez que vous ne connaissiez pas cette dame...

MAURICE. — C'est ça... c'est ça... Ah!... Je...

HERBELIN. — D'ailleurs, ça ne me regarde pas.

MAURICE. — C'est vrai, au fait... je ne sais pas pourquoi je me donne tout ce mal...

HERBELIN. — Votre appartement est à vous.

MAURICE. — Je le paie même assez cher!

HERBELIN. — Pas depuis quelque temps...

MAURICE. — C'est vrai... heu... oui... j'avoue que depuis quelque temps il n'est pas cher.

HERBELIN. — Je ne suis pas féroce, et, mon Dieu, on peut bien avoir un terme en retard...

MAURICE. — Le fait est que ce n'est pas terrible!

HERBELIN. — Trois termes, ça commence déjà...

MAURICE. — Oui... oui... oh! ça compte!...

HERBELIN. — Et, en somme... ça pourrait bien être l'objet de ma visite...

MAURICE. — Eh! mon Dieu... ça me pendait au nez! Surtout après ce que je vous ai répondu il y a trois semaines...

HERBELIN. — Oui, oui, en effet, c'était... c'était pas mal... il paraît que c'était pas mal! Mais non, ce n'est pas l'objet de ma visite!

MAURICE. — Non?

HERBELIN. — Non!... Et même, si nous nous entendons... il ne sera plus jamais question de ces trois termes...

MAURICE. — Oh! mais... nous allons nous entendre!...

HERBELIN. — Je le souhaite...

MAURICE. — Il le faut.

HERBELIN, posant son chapeau sur le bras du canapé. — D'abord, sachez... ceci pour expliquer l'étrangeté apparente de ma démarche... sachez que je mijote depuis environ quinze jours la proposition que je vais vous faire...

MAURICE. — Quinze jours!

HERBELIN. — Oui, depuis quinze jours je m'occupe de vous!... De sorte que, malgré que vous me connaissiez fort peu, moi je vous connais fort bien.

MAURICE. — Oh...

HERBELIN. — Ne m'interrompez que si l'on m'a trompé... Vous vous appelez le comte Maurice de Varençay... vous avez vingt-huit ans... vous occupez dans un immeuble dont je suis propriétaire, le rez-de-chaussée... tandis que moi j'occupe l'entresol... votre appartement est délicieusement meublé... vous êtes très élégant, mais ni votre loyer, ni vos meubles, ni vos vêtements ne sont payés...

MAURICE. — Mais...

HERBELIN. — On m'a trompé? (Maurice, après quelques secondes d'hésitation, lui fait signe qu'on ne l'a pas trompé.) Alors, je peux continuer?

MAURICE. — Si vous voulez!

HERBELIN. — En un mot... vous n'avez plus le sou... et vous en souffrez!... Au cercle vous affectez pour les cartes un sublime dédain, mais vous êtes très joueur!... Votre papa vous avait laissé en mourant une certaine fortune et le titre de comte. Le titre est toujours là, tandis que la certaine fortune, elle est loin!... Elle a été mangée très vite! Depuis près d'un an vous vivez à crédit... et, je vous le répète, ça vous rend très malheureux!

MAURICE. — Là, on vous a trompé!

HERBELIN. — Non!... Si je suis venu chez vous, c'est que j'étais parfaitement renseigné!... Vous êtes très malheureux... et un de ces jours... si vous continuez à mener l'existence...

MAURICE. — Mais, mon cher monsieur...

HERBELIN. — Je vous dis qu'un de ces jours vous allez tomber entre les mains d'un usurier féroce, lui... et qui va vous dévorer...

MAURICE. — Et alors?

HERBELIN. — Alors?... Alors, voulez-vous faire une affaire avec moi?...

MAURICE. — Mais...

HERBELIN. — Voulez-vous?...

MAURICE. — Que je fasse une affaire avec vous?

HERBELIN. — Oui!

MAURICE. — Mais je n'ai jamais fait d'affaires!

HERBELIN. — Ça ne fait rien!... Je veux fonder une société... qui porterait votre nom, une société au capital de douze cent mille francs....

MAURICE. — Un million deux cent mille francs!

HERBELIN. — Oui!... Moi, j'apporterai l'argent...

MAURICE. — Vous faites bien de ne pas compter sur moi!

HERBELIN. — Et vous, vous apporterez la jeunesse, l'honnêteté et la vigueur dont vous disposez...

MAURICE. — Ecoutez... ça ne me paraît pas mal... mais... expliquez-vous plus clairement... parce que je ne comprends pas très bien.

HERBELIN. — Moi, je ne m'occuperai de rien, et vous, vous aurez un associé... que je désignerai.

MAURICE. — Bien entendu... Mais, quels seraient le genre et la part de travail que j'aurai à fournir?

HERBELIN. — Aucun travail... rien...

MAURICE. — Ça, ça va!... Alors, c'est ce pauvre associé qui ferait tout?

HERBELIN. — Non, il ne ferait rien non plus!

MAURICE. — Quelle drôle d'affaire!... Et ça pourrait marcher tout de même?

HERBELIN. — Très bien. Vous seriez liés, l'associé et vous, pendant un nombre indéterminé d'années, par une sorte de contrat... signé en présence... de mon notaire...

MAURICE. — Ah!...

HERBELIN. — Oui... Ce contrat porterait le titre de...

MAURICE. — De?...

HERBELIN. — De... contrat de mariage!

MAURICE. — Ah!... Bon, bon, bon, parfaitement... Mais alors... l'associé?

HERBELIN. — Ce serait ma fille!

MAURICE. — Ah! Bien...

HERBELIN. — Voilà!...

MAURICE, se levant d'un bond et se ressaisissant immédiatement. — Mais, mon cher monsieur... figurez-vous une chose incroyable... figurez-vous que je ne suis pas à vendre!

HERBELIN, se levant. — Ne vous fâchez pas!

MAURICE. — Ai-je l'air de me fâcher?

HERBELIN. — Et ne refusez pas non plus tout de suite...

MAURICE. — Je ne refuse même pas...

HERBELIN. — Ne riez pas non plus.

MAURICE. — Ah! vous m'en demandez trop!

HERBELIN. — Non, non, écoutez-moi... écoutez-moi... Non, ne me regardez pas comme ça... (Il fait marcher Maurice à reculons et le fait asseoir dans le fauteuil, à gauche de la petite table.) Remettez-vous dans ce fauteuil... Je vais tout vous expliquer en une minute et vous allez me comprendre. Il y avait plusieurs façons de présenter l'affaire... et convenez avec moi que le moyen que j'ai employé eût été amusant si vous aviez accepté tout de suite!... Malheureusement, vous hésitez, alors, n'est-ce pas, ça vous paraît incroyable... ce monsieur que vous connaissez à peine et qui vient vous offrir sa fille, aggravée d'un million... comme il vous offrirait une cigarette...

MAURICE, se levant. — Vous vous rendez compte, n'est-ce pas...

HERBELIN, le faisant rasseoir. — Eh! oui, parbleu, oui... je me rends compte!... Seulement, il s'est passé une chose assez amusante... le jour où vous m'avez répondu si vertement, ma fille était chez moi... et moi, j'étais furieux!... J'allais vous faire donner congé lorsqu'elle me pria spontanément... de ne pas vous faire donner congé!

MAURICE. — Non!

HERBELIN. — Je ne suis pas superstitieux... mais... ça m'a tout de même impressionné!... Je me suis dit: « Pourquoi s'intéresse-t-elle à ce monsieur qu'elle ne connaît pas?... Le destin est-il étranger à son intervention?... » Voilà ce que je me suis dit!

MAURICE. — Oui, oui, oui! Alors, je dois à mademoiselle votre fille l'incompréhensible patience de mon propriétaire?

HERBELIN. — Parfaitement!

MAURICE, se levant. — J'en suis tout à fait charmé. Vous voudrez bien remercier mademoiselle votre fille de ma part... Au revoir, cher monsieur...

Il prend le chapeau de Herbelin et le lui remet. Un temps. Ils remontent. Un temps.

HERBELIN. — Ah! Je m'en suis tenu des raisonnements avant de venir, allez, je vous le jure!... J'avais préparé trois ou quatre façons d'entrer chez vous... et j'hésitais... (Maurice sourit.) je... je suis risible?

MAURICE. — Vous êtes délicieux!

HERBELIN. — J'avais l'idée, entre autres, de me faire annoncer et de vous dire tout simplement: « Ne pensez-vous pas que le bonheur dans le mariage soit une chose absolument... » D'ailleurs, nous allons la faire, voulez-vous?

MAURICE. — Quoi donc?

HERBELIN. — Cette entrée-là! (Herbelin a tout à coup disparu, il a fait claquer la porte au nez de Maurice, interdit, et il est rentré aussitôt.) Là, j'entre et je dis: « 1° Cher monsieur, ne pensez-vous pas que le bonheur dans le mariage soit une chose absolument problématique?... » Répondez.

MAURICE. — Heu... si!

HERBELIN. — Bon!... « 2° Le hasard n'est-il pas le grand maître de nos destinées? »

MAURICE. — Heu... soit!

HERBELIN. — Parfait!... « 3° Ne croyez-vous pas que toutes les précautions qu'on prend... que tous les renseignements dont on se fournit, soient tout à fait inutiles... »

MAURICE. — En effet, huit jours de vie commune détruisent tous les pronostics...

HERBELIN. — Voilà qui va déjà mieux!... (Il repose son chapeau sur le fauteuil, près du canapé.) « 4° Eh bien, monsieur, j'ai une fille. Elle est délicieuse, intelligente et fine... mais elle ne veut pas entendre parler mariage! Elle écarte rigoureusement tous les jeunes gens qui se présentent... Demandez-moi pourquoi... »

MAURICE, qui ne fait pas attention à ce que dit Herbelin. — Hein?

HERBELIN. — Demandez-moi pourquoi?

MAURICE. — Ah! oui!... Pourquoi?

HERBELIN. — « Ils sont laids et tristes... », me répond-elle, et, figurez-vous que, l'autre jour, nous vous avons croisé sous la porte cochère...

MAURICE. — Ah!...

HERBELIN. — Oui... et elle m'a dit tout bas: « Voilà un garçon qui a une bonne figure réjouie, il ne doit pas être triste, celui-là! »

MAURICE. — Décidément, mademoiselle votre fille est indulgente pour moi!... Vous voudrez bien la remercier de ça aussi! Au revoir, cher monsieur...

Il prend le chapeau de Herbelin et, pour la seconde fois, il le lui remet. Herbelin, décontenancé, remonte. Un temps. Au moment de passer dans l'antichambre, il se retourne.

HERBELIN. — Il y avait bien encore une autre façon de présenter l'affaire...

MAURICE. — Oh! non, ne vous donnez pas la peine... je vous en prie!

HERBELIN. — Au revoir... Ah! Ce n'est pas commode de marier une jeune fille qui ne veut pas se marier! Elle me fait jouer un rôle grotesque. Je commence à en avoir par-dessus la tête!... Je n'ai ma fille sur les bras que depuis deux mois, depuis que sa cousine, qui l'élevait, est morte... alors, je voudrais bien m'en débarrasser.

MAURICE. — Oui, oh! j'avais bien compris!...

Ainsi, vous avez eu la douleur de perdre madame votre cousine, il y a deux mois...

HERBELIN. — Oui... oui... et je commence à la regretter! (Un temps.) Vous avez un joli nom... une bonne santé... elle a une jolie dot... et elle n'est pas laide non plus! Ah! Ce serait charmant... (Descendant en scène.) J'ai été bête... j'aurais dû vous attirer adroitement à la maison... et puis alors, sans avoir l'air de rien... (Il revient à Maurice.) Voulez-vous venir passer quarante-huit heures dans quelques jours à Pont-l'Evêque, chez moi... Nous y partons ce soir...

MAURICE. — Non, ne comptez pas sur moi...

HERBELIN. — Oh! Pourquoi?

MAURICE. — Parce que!

HERBELIN, lui mettant la main sur l'épaule. — Ça vous fait donc bien peur, le mariage!

MAURICE, se dégageant. — Ecoutez, monsieur Herbelin, n'insistez pas!... Donnez-moi congé, si vous voulez... vendez mes meubles... mais n'insistez pas!

HERBELIN. — Mais il ne s'agit pas de...

MAURICE. — Si, quelque étrange que cela paraisse, si vous avez besoin de mon argent... moi, je n'ai pas besoin du vôtre!

HERBELIN. — Allons! Allons! Pas de nerfs, ne montez pas sur vos grands chevaux!

MAURICE. — C'est tout ce qui me reste comme écurie!

HERBELIN. — Et venez nous retrouver à Pont-l'Evêque un de ces jours.

MAURICE. — Non, vraiment.

HERBELIN. — Partez avec nous ce soir...

MAURICE. — Non.

HERBELIN. — Vous partez avec nous?...

MAURICE. — Non!

HERBELIN. — Je n'insiste pas.

MAURICE. — Qu'est-ce qu'il vous faut!

HERBELIN. — Ne racontez à personne...

MAURICE. — Oh! Voyons!...

Maurice a conduit Herbelin jusqu'à la porte d'entrée. Il ouvre la porte. Herbelin lui serre une dernière fois la main.

HERBELIN. — Tiens, voilà ma fille qui descend...

MAURICE. — Je vous laisse, au revoir...

HERBELIN, tirant Maurice par la main.— Un instant... il faut que je vous présente... Simonne... Simonne, viens, entre, n'aie pas peur! Viens! (Il s'efface pour laisser entrer Simonne, qui parait au fond.) Voici le comte de Varençay, qui désirait te connaître...

SIMONNE. — Monsieur...

MAURICE. — Mademoiselle...

HERBELIN. — Bavardez un instant... j'ai oublié mes gants!... Je monte et je descends...

MAURICE. — Mais je...

HERBELIN. — Une minute! (Bas à Maurice.) Voilà quelle était la meilleure façon de présenter l'affaire!

Il disparait. Un temps.

SIMONNE. — Vous désiriez me connaître, monsieur?

MAURICE, embarrassé. — ...Je désirais vous remercier, mademoiselle, d'avoir usé de votre influence afin que l'on retardât mon congé.

SIMONNE. — C'était bien naturel.

MAURICE. — Mais, du tout, du tout, c'était inespéré! (Un temps.) Mais vous êtes dans le courant d'air, mademoiselle... ...

SIMONNE. — Oui, et je préfère entrer... à moins que...

MAURICE. — Je vous en prie, entrez, mademoiselle. Il y a peut-être un peu de désordre...

SIMONNE. — Ça ne me gêne pas. Et je dis que je préfère entrer chez vous, monsieur, parce que j'ai quelque chose à vous dire.

MAURICE. — A moi, mademoiselle?

SIMONNE. — Oui. Attendez-vous, monsieur, à l'une des plus surprenantes questions qui soient.

MAURICE. — Je m'attends à tout, mademoiselle!

Il lui offre un siège.

SIMONNE. — Ce n'est pas la peine... Dites-moi tout simplement ce que mon père est venu faire chez vous.

MAURICE. — Mais, mademoiselle...

SIMONNE. — J'ai empêché qu'on vous donnât congé!

MAURICE. — Ben, oui, je sais bien...

SIMONNE. — Ce n'est pas par indiscrétion, non, et, s'il ne s'agissait pas de moi, je ne me permettrais pas de contrôler les actes de mon père. Mais il est affligé d'une manie récente et insupportable... il veut me marier! Et je suis sûre, vous m'entendez je suis sûre qu'il est venu vous proposer ma main.

MAURICE. — Pourquoi?

SIMONNE. — Ses gants! Il nous a présentés... et exprès, il est allé chercher ses gants afin que vous me voyiez de près! J'ai horreur de ça!... Oui, oui je suis certaine qu'il est venu vous dire qu'il fallait vous marier, et que j'étais le rêve pour vous!... Mon pauvre papa ne se rend pas compte qu'il est ridicule.

MAURICE. — C'est un homme charmant.

SIMONNE. — Oui, oui, il est charmant, mais...

MAURICE. — Il est évident que vous êtes mieux que lui.

SIMONNE. — Le pauvre homme, je comprends bien, mon Dieu, qu'il ait envie de se débarrasser de moi... mais, enfin, tout de même, j'imagine qu'il faut qu'il soit moins impatient, s'il ne veut pas m'éloigner complètement du mariage!

MAURICE. — En effet, c'est maladroit!

SIMONNE. — Il est maladroit... Il est maladroit... et, cependant, je vois à votre attitude que vous l'avez écouté!... Ah! Je ne sais comment vous exprimer le sentiment qui me pousse à vous dire: « Monsieur, je vous en prie, n'attachez aucune importance à ce que vous a dit mon père. N'en tenez pas compte. Revoyez-le. Dites-lui que vous avez réfléchi, dites-lui... »

MAURICE. — Mais, mademoiselle, je...

SIMONNE. — Je vous en prie, monsieur, ne vous aventurez pas dans...

MAURICE. — Mais, mademoiselle, je n'ai pas laissé parler monsieur votre père.

SIMONNE. — Ah!

MAURICE. — Non. Je l'ai tout de suite interrompu.

SIMONNE. — Et vous avez refusé de...

MAURICE. — Oui, mademoiselle, j'ai refusé catégoriquement de vous épouser!

SIMONNE. — Pourquoi?... Heu... du moins, voilà qui simplifie ma démarche... qui était d'ailleurs inutile.

MAURICE. — Pour ma part, je ne la regrette pas!... Moi, je ne la regrette pas... Vous non plus?...

SIMONNE. — Mais, moi non plus, certainement.

MAURICE. — Je ne vous l'ai pas fait dire! Alors, mademoiselle, dès que quelqu'un est visé par M. Herbelin, vous le prévenez?

SIMONNE. — Loyalement! Car je ne voudrais pas faire souffrir involontairement un pauvre jeune homme.

Un temps. Elle remonte.

MAURICE. — Vous ne voulez donc pas vous marier, mademoiselle?

SIMONNE. — Je ne suis pas pressée, non. Et puis, je ne voudrais pas que mon mari me fût imposé, même par mon père. Je veux être seule responsable.

MAURICE. — Vous avez bien raison.

SIMONNE. — N'est-ce pas?

MAURICE. — C'est tellement grave, cette cohabitation immédiate, cette intimité si grande et si soudaine...

SIMONNE. — N'est-ce pas?

MAURICE. — Ben, voyons, c'est effrayant! Et c'est bien plus effrayant pour vous que pour moi!

SIMONNE. — Mais il n'est pas question de nous.

MAURICE. — C'est pour ça que nous pouvons en parler. D'ailleurs, chaque fois que je fais la connaissance d'un couple humain, je me demande pourquoi diable ces gens-là vivent ensemble!

SIMONNE. — Je me suis fait souvent la même réflexion!

MAURICE. — Je ne sais pas si vous êtes comme moi, j'ai horreur des couples. L'entrée d'un couple dans un salon m'a toujours déplu. Parce que, ou bien le couple est radieux et alors il manque de pudeur, ou bien il est triste et alors il manque de beauté! Et neuf fois sur dix le couple est triste.

SIMONNE. — Les couples de vieux sont gentils.

MAURICE. — Parfaitement, très gentils et très sympathiques!...

SIMONNE. — Alors, vous êtes comme moi, vous ne croyez pas au bonheur dans le mariage?

MAURICE. — Je ne crois pas au bonheur des autres, non, mais, c'est fantastique, je crois au mien. Je crois au mien depuis cinq minutes...

SIMONNE. — Ne croyez pas ça!

MAURICE. — Et puis, je ne plaisante pas du tout!

SIMONNE. — Vous avez tort!

MAURICE. — Vraiment?... Ecoutez, mademoiselle, par curiosité, dites-moi comment il est fait, l'homme que vous voyez dans vos rêves?

SIMONNE. — Il n'est pas encore fait.

MAURICE. — Ah!... Ce n'est pas un homme de vingt-huit ans, un peu fort, tout rasé... ayant un complet noir et un bon caractère?

SIMONNE. — Non.

MAURICE. — C'est dommage, nous avions cet article-là en rayon!

SIMONNE. — Vous le placerez facilement.

MAURICE. — Prenez-le à condition...

SIMONNE. — Non, merci! Voyons, soyez logique, nous avons horreur des couples!

MAURICE. — Quel couple nous ferions!

SIMONNE. — Ce n'est donc pas bon d'être seul?

MAURICE. — Avec vous, si!

SIMONNE. — Pour une fois que mon père manque complètement une démarche, c'est pas de chance!

MAURICE. — Fallait pas venir!

SIMONNE. — Est-ce ma faute?

MAURICE. — Ah! écoutez, ce n'est pas la mienne non plus! Je n'ai pas été vous chercher, moi! Je n'ai pas empêché qu'on vous donnât congé! Je ne m'occupe pas de vous, moi, mademoiselle!... J'étais là bien tranquille, chez moi... vous arrivez... je vous laisse volontairement sur le seuil de mon appartement... vous entrez... et vous me dites sans préambule: « Je ne veux pas que vous m'épousiez! » C'est très vexant pour moi, ça!

SIMONNE. — Oh! Non. Si vous saviez comme c'est gentil ce que j'ai fait là!

MAURICE. — Ah! bon, parfaitement!

SIMONNE. — Quoi donc?

MAURICE. — J'y ai mis le temps! Pardon!

SIMONNE. — Je ne comprends pas...

MAURICE. — Vous vous êtes fiancée sans rien dire à monsieur votre père!

SIMONNE. — Le petit cousin pauvre et peintre?... Non, non!... Non, je vous jure que je ne suis pas fiancée!... C'est poussée par un pur sentiment d'humanité que je suis venue vous mettre en garde contre un père qui déploie, pour marier sa fille, autant de persévérance et d'audace qu'il en faut pour...

MAURICE. — Qu'il en faut pour la marier!... Vous savez que vous n'avez pas l'air commode, mademoiselle...

SIMONNE. — Je sais, oui.

MAURICE. — Ah! Je ne voudrais pas être votre ennemi!

SIMONNE. — Et on parlait de nous marier!

MAURICE. — Nous serions les meilleurs amis du monde!

SIMONNE. — Qu'est-ce qui nous en empêche?

MAURICE. — Votre visage, mademoiselle!

SIMONNE. — Vous n'avez jamais eu d'ami joli garçon?

MAURICE. — Je ne connais qu'un joli garçon à Paris!

SIMONNE. — Vous avez un frère?

MAURICE. — Non, mademoiselle, je parle de moi!

SIMONNE. — Vous n'êtes pas très joli garçon!

MAURICE. — Vous ne dites pas ce que je pense!

SIMONNE. — Je ne suis pas là pour ça!...

MAURICE. — Si maman vous entendait...

SIMONNE. — Je ne le dirais pas. Nous pouvons très bien devenir une paire d'amis, j'ai été élevée comme un garçon!

MAURICE. — Oui, mais moi, j'ai été élevé comme une fille!

SIMONNE. — N'en parlons plus!

MAURICE. — Décidément, jamais un homme n'a été aussi mal traité que je le suis en ce moment par vous!

SIMONNE. — Cependant que mon père se réjouit à la pensée que ma visite chez vous se prolonge!... (Elle remonte vers la porte du fond.) D'ailleurs, il faut que je m'en aille. Nous partons ce soir pour Pont-l'Evêque.

MAURICE, remontant près de Simonne. — A propos de Pont-l'Evêque, m'autorisez-vous à y aller déjeuner, chez monsieur votre père, ainsi qu'il m'a prié de le faire?

SIMONNE. — Mon Dieu, je...

MAURICE. — Même pas déjeuner?

SIMONNE. — Si, seulement...

MAURICE. — Quoi donc?

SIMONNE. — Vous ne me direz pas de jolies choses poétiques, là-bas?

MAURICE. — Non...

SIMONNE. — Vous ne me direz pas une fois que je suis blonde comme les blés?

MAURICE. — Non...

SIMONNE. — Ni intelligente comme un homme?

MAURICE. — Non...

SIMONNE. — Pouvez-vous me donner votre parole d'honneur?

MAURICE. — Oui, d'autant plus que je ne sais qu'en faire! Quelle occasion!

SIMONNE. — Bon. Vous m'avez donné votre parole d'honneur!

MAURICE. — Vous vous arrangerez avec elle, je la connais...

SIMONNE. — Vous n'êtes pas sérieux...

MAURICE. — Laissons ça aux autres couples!

SIMONNE. — Encore!

MAURICE. — C'est fini.

SIMONNE. — C'est fini? C'est juré?

MAURICE. — C'est juré!

SIMONNE. — Ainsi, nous voilà ligués contre mon père! Quelle joie!

MAURICE. — Alors, ma présence auprès de vous...

SIMONNE. — ...sera la garantie de ma tranquillité! Papa est roulé! Vous pouvez venir à Pont-l'Evêque!

Paulette parait à la baie. Voyant Simonne, elle se cache derrière le rideau et écoute la conversation.

MAURICE. — Mais, mon cher ami, qu'est-ce que vous allez lui dire, à votre père, pour justifier ce long bavardage?

SIMONNE. — Mais, mon cher ami, je vais lui dire que vous êtes un être odieux... insupportable... grossier... commun... vulgaire...

MAURICE. — Oh!...

SIMONNE. — Et que vous n'êtes pas intelligent pour un sou...

MAURICE. — Oh!...

SIMONNE. — Qu'est-ce que ça peut vous faire? Moi je vous assure que vous êtes charmant...

Elle lui tend la main.

MAURICE. — Au revoir, mademoiselle, à Pont-l'Evêque.

SIMONNE. — A Pont-l'Evêque.

Elle sort, reconduite par Maurice.

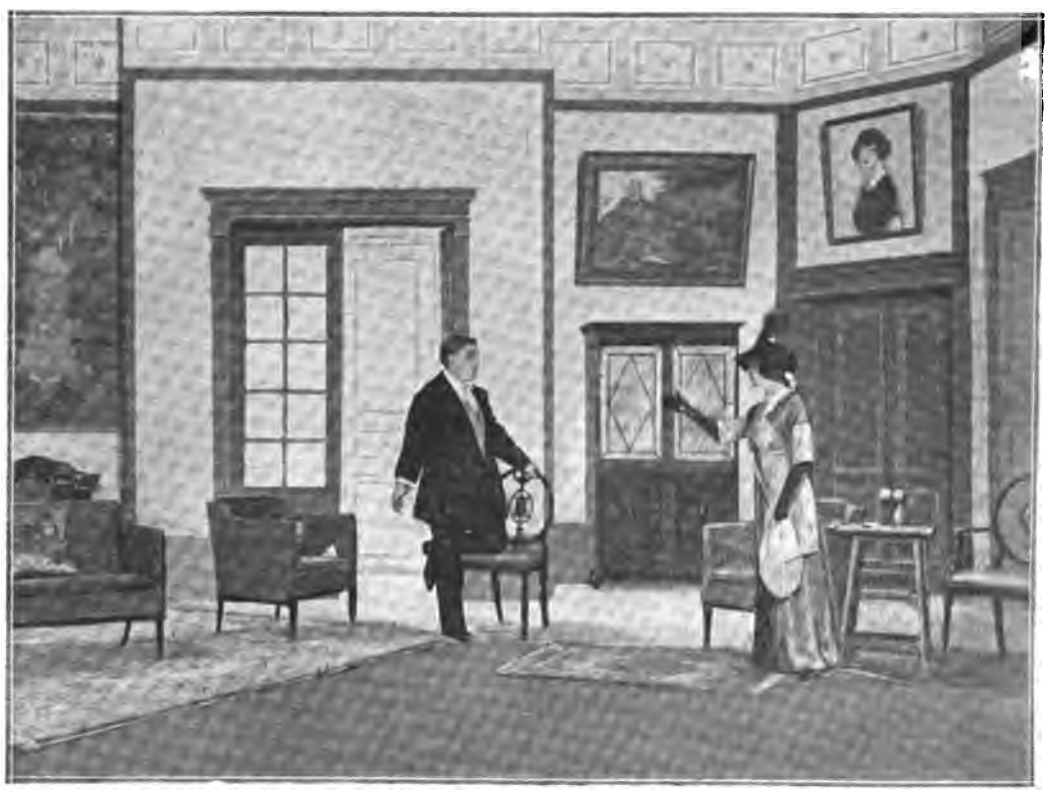
MAURICE, rentre et prend en passant son chapeau dans l'antichambre. Appelant. — Jean?... Jean?

JEAN. — Monsieur?

MAURICE. — Mon pardessus... (Maurice descend sur le devant de la scène qu'il arpente de long en large en faisant de grands gestes de satisfaction. Jean apporte le pardessus, puis Paulette, qui s'était cachée dans le fond à gauche, lui prend des mains en lui faisant signe de sortir, puis elle présente le pardessus à Maurice, qui ne l'a toujours pas vue. Un temps puis Maurice, en enfilant le pardessus, dit:) Jean, vous ne direz pas à madame que cette demoiselle est venue.

Au même instant, il reçoit une énorme gifle, il se retourne, voit Paulette, et une bataille à coups de pied et à coups de poing s'engage tandis que

LE RIDEAU TOMBE



Simonne : « *Alors, vous êtes comme moi, vous ne croyez pas au bonheur dans le mariage?...* »

Maurice. M. Beauthier. Herbelin. Valet de chambre. Mme Larue. Simonne. Mme Beauthier. Dantin. Le docteur.
Après le déjeuner, chez Herbelin, à Pont-l'Evêque l'arrivée du courrier.

ACTE III

Le rideau s'ouvre sur le jardin de la propriété de Herbelin à Pont-l'Evêque. Sont en scène, Herbelin, Maurice, Simonne, M. et Mme Beauthier, le docteur et Mme Larue et Dantin. Au lever du rideau, Simonne est debout, tournant le dos au public, servant le café sur une table de jardin. Au premier plan, à droite, Mme Beauthier est assise dans le fauteuil, derrière la table, Mme Larue dans le fauteuil à gauche de la table, Dantin sur la chaise de droite; près de lui le docteur Larue; au milieu de la scène, dans le fauteuil adossé à un arbre, M. Beauthier lit un journal de courses, et, à gauche, au premier plan, Maurice et Herbelin causent.

HERBELIN. — Dantin, veux-tu être gentil?

DANTIN. — Tu veux que je le sois... je le suis.

HERBELIN. — Puisque tu es debout, va chercher les cigares.

Dantin se lève et rentre dans la maison.

Mme BEAUTHIER. — Combien de sucre?

LE DOCTEUR LARUE. — Huit.

Mme LARUE. — Voyons, c'est ridicule, huit morceaux!

LE DOCTEUR. — Nous ne sommes pas à la maison!

Mme LARUE, à Herbelin. — Dites-moi, cher monsieur, qui est-ce M. Dantin?

HERBELIN. — C'est un vieux camarade à moi, qui me sert de secrétaire... J'avais besoin d'un secrétaire...

SIMONNE. — Et puis, surtout, Dantin avait besoin d'argent!

MAURICE. — Evidemment cela ne nous regarde pas, mais son rôle de secrétaire paraît assez limité...

HERBELIN. — Ne croyez pas cela!... Il m'est très utile!... C'est un homme malin, débrouillard...

DANTIN, de la fenêtre. — Où sont-ils, tes cigares?

HERBELIN. — Sur la cheminée.

MAURICE. — Et il ne peut même pas trouver une boîte de cigares!

HERBELIN. — Pauvre vieux!

SIMONNE. — Nous trouvons tout naturel, papa, que tu aies ce secrétaire... mais nous n'admettons pas que tu dises que tu en avais besoin et qu'il te rend service...

HERBELIN. — Je ne le dirai plus!

BEAUTHIER. — J'aurais dû aller à Deauville, tantôt...

Mme BEAUTHIER. — Mais non, mais non.

Dantin est rentré avec les cigares.

BEAUTHIER. — Mais si, mais si!... Si j'avais été aux courses, j'aurais joué *Neigeuse*...

DANTIN. — Ah!... (Il va à lui.) ...Combien?

BEAUTHIER. — Combien quoi?

DANTIN. — Combien auriez-vous mis sur *Neigeuse?*

BEAUTHIER. — Cinq louis, gagnant.

DANTIN. — Eh bien, écoutez...

BEAUTHIER. — J'écoute.

HERBELIN, qui causait avec Maurice. — Moi aussi! Moi aussi, j'écoute... Qu'est-ce que tu conseilles à mon ami Beauthier?

DANTIN. — De...

HERBELIN. — De ne pas regretter de n'avoir pas été aux courses... Hein?

DANTIN. — Parfaitement!

Mme LARUE. — Le café est servi depuis déjà dix minutes... et vous êtes encore là, mademoiselle Simonne!

SIMONNE. — Mon Dieu, oui, madame...

LE DOCTEUR LARUE. — Ma femme vous taquine, mademoiselle?

SIMONNE. — Je préfère être taquinée et ne pas me priver de mon plus grand plaisir...

LE DOCTEUR LARUE. — Qui est, mademoiselle?

SIMONNE. — Qui est de me promener, docteur.

Mme LARUE. — C'est un bon exercice...

SIMONNE. — La conversation de mon habituel compagnon ne doit pas être étrangère à mon plaisir.

Mme LARUE, à part. — Elle l'avoue...

DANTIN. — A moi?

Mme LARUE, haut. — Les environs sont donc si jolis?

SIMONNE. — Très jolis.

Mme LARUE. — Eh bien, aujourd'hui, si vous le permettez, je vous accompagnerai dans votre promenade.

Maurice fait des signes désespérés de loin.

SIMONNE. — Ah! Ce n'est pas de chance... justement, aujourd'hui, nous ne sortons pas...

Mme LARUE. — Ah! (A son mari qui se trouve près d'elle.) Eh bien! Qu'est-ce que je te disais?

LE DOCTEUR LARUE. — Quoi?

Mme LARUE. — Simonne et ce jeune homme veulent sortir seuls...

LE DOCTEUR LARUE.— Ne t'occupe donc pas de ça...

Mme LARUE, se levant. — Mon devoir est de prévenir le père.

LE DOCTEUR LARUE, la retenant par le bras. — Ton devoir est de rester tranquille.

MAURICE, à Herbelin. — Tout à l'heure, je vous entendais parler de courses, vous avez envie d'y aller, aux courses, tantôt?

HERBELIN. — Non!... Je n'y pense plus depuis trois mois, depuis que j'ai le... bonheur d'avoir Simonne près de moi.

MAURICE. — Ah!...

HERBELIN. — Eh! Oui!... J'y retournerai... peut-être... quand je... enfin, plus tard!

Le valet de chambre de Herbelin entre avec une assez grande quantité de lettres et de journaux sur un plateau et se dirige vers la table où se trouvent Mme Beauthier et Simonne. Il leur remet les lettres.

Mme BEAUTHIER. — Ah! Voilà le courrier!

HERBELIN. — Ah!

Le valet de chambre présente successivement le plateau à Mme Beauthier, à Simonne, à Maurice et à Herbelin.

TOUS. — Vous permettez?

TOUS. — Oui, oui, oui...

Ils lisent leurs lettres. Un temps.

HERBELIN, à Maurice. — Oh! Excusez-moi, ch ami, j'ai ouvert par mégarde une lettre qui va était adressée...

Il passe une feuille de papier timbré que le docte prend.

MAURICE, au docteur. — Voulez-vous la garder?

LE DOCTEUR. — Merci, du papier timbré.

Il lui donne la feuille.

MAURICE. — Ils sont plusieurs qui ont eu la mêm idée!

Maurice montre à Herbelin deux autres feuilles papier timbré qu'il vient de décacheter.

BEAUTHIER, à Dantin. — Mais, dites donc, est-ce que *Neigeuse* a des chances d'être placée?

DANTIN. — Oh!... Je crois que...

HERBELIN, qui lisait une lettre près d'eux, intervenant. — *Neigeuse* n'a aucune chance d'être placée.

BEAUTHIER. — Ah!

DANTIN. — T'es tout le temps là, toi!

MAURICE, à Mme Larue, à gauche. — Non, madam j'ai horreur des jeunes filles...

Mme LARUE. — On ne le dirait guère...

MAURICE. — C'est que Mlle Herbelin n'est pas u jeune fille!

SIMONNE. — Qu'est-ce que j'entends, je ne s pas une jeune fille?

MAURICE. — Mademoiselle, vous n'êtes pas ce que, moi, j'appelle une jeune fille!

Mme LARUE. — Dites que Mlle Herbelin a re une éducation un peu spéciale...

SIMONNE, se levant. — Madame, une fois déj je vous ai demandé de bien vouloir ne pas vo occuper de l'éducation que j'ai reçue...

Mme LARUE. — Oh!...

HERBELIN. — Simonne, Simonne...

LE DOCTEUR LARUE. — C'est bien fait...

Mme LARUE. — Quoi?

LE DOCTEUR LARUE. — Oui, c'est bien fait!... Je t'ai demandé, moi aussi, de ne pas t'occuper de l'éducation de Mlle Herbelin.

Mme LARUE. — Oh! C'est insensé! Tu me donnes tort, devant tout le monde... comme si nous étions seuls!

LE DOCTEUR LARUE. — Tu n'as qu'à faire tes gaffes quand nous sommes seuls...

Mme LARUE. — Puisque mon mari m'attaque, au lieu de me défendre... puisqu'il m'insulte devant des étrangers...

LE DOCTEUR LARUE. — Ce ne sont pas des étrangers... ce sont des Français, comme nous... et ils comprennent très bien...

Mme LARUE. — Il ne me reste plus qu'à me retirer... Adieu, monsieur Herbelin...

HERBELIN. — Mais, madame...

Mme Larue sort, dans un état épouvantable.

LE DOCTEUR LARUE. — Laissez-la donc, laissez-la donc! je la retrouverai toujours!

HERBELIN, venant au docteur. — Je suis désolé.

MAURICE. — Moi aussi.

HERBELIN. — Je vous en prie, docteur, courez après Mme Larue, et ramenez-la!

LE DOCTEUR LARUE. — Pourquoi?

HERBELIN. — Je vous en prie!

LE DOCTEUR LARUE. — Soit! J'y vais... j'y vais!

NOU

DANTIN, fait claquer un fouet. — Voulez-vous mon fouet?

Le docteur va pour le prendre, on l'en empêche.

LE DOCTEUR LARUE. — Vous êtes impitoyables!

Il sort par le premier plan, à gauche.

SIMONNE. — Papa, pourquoi l'envoies-tu chercher...

HERBELIN. — Pour nous débarrasser un peu du mari!

BEAUTHIER. — Le fait est qu'il est insupportable, ce médecin!

SIMONNE. — Odieux!

HERBELIN. — Cependant, je dois reconnaître, ma petite Simonne, que tu as répondu à cette femme sur un ton...

SIMONNE. — Papa, je te demande pardon d'avoir fait ça, chez toi, mais, depuis quelques jours, les allusions qu'on fait à nos promenades me sont devenues intolérables. Je les tolère cependant de Mme Beauthier, parce que Mme Beauthier m'a connue toute enfant, et qu'elle a assez participé à mon éducation pour avoir une opinion sur elle et la trouver défectueuse. Lorsque Mme Beauthier dit que j'ai été mal élevée, elle se fait un reproche... qu'elle ne mérite pas d'ailleurs... car je me trouve extrêmement bien élevée!

Mme BEAUTHIER. — En tout cas, tu es franche et loyale!... (Herbelin s'éloigne.) Tu n'es peut-être pas très portée aux confidences, en ce moment...

SIMONNE. — Pourquoi?

Mme BEAUTHIER. — Parce que je ne sais rien de ce qui se passe...

SIMONNE, se levant et venant s'asseoir sur le fauteuil à gauche de la table. — Mais, madame Beauthier, il ne se passe rien... sinon le temps, et d'une façon charmante!... Enfin, voyons, s'il y avait quelque chose, est-ce que je ne me confierais pas à vous comme il y a deux ans quand j'ai fait mon malheur.

Mme BEAUTHIER. — Tais-toi, tais-toi!

LE MÉCANICIEN DE PAULETTE, entrant par la gauche. — Je vous demande pardon... M. de Varançay... c'est bien ici...

HERBELIN. — M. de Varançay, il est ici, oui... pourquoi?

MAURICE. — Qu'est-ce que c'est?... Ah! Bonjour, Victor...

Herbelin discrètement va retrouver au fond Dantin et Beauthier.

LE MÉCANICIEN DE PAULETTE. — Bonjour, monsieur, c'est madame qui m'envoie...

MAURICE. — Elle est ici?

LE MÉCANICIEN DE PAULETTE. — Elle est à la porte, oui... elle n'a pas voulu entrer elle-même...

MAURICE. — Elle a bien fait!

LE MÉCANICIEN DE PAULETTE. — Et elle m'a dit de remettre cette lettre à monsieur.

Il lui tend une lettre.

MAURICE. — Merci!... Vous permettez?

TOUS. — Mais oui, je pense bien. Voyons! Comment donc!...

Maurice parcourt la lettre de Paulette. Petit silence gêné.

MAURICE. — Madame attend une réponse?

LE MÉCANICIEN DE PAULETTE. — Oui, monsieur.

MAURICE. — Bon, elle va l'avoir...

LE MÉCANICIEN DE PAULETTE. — Voulez-vous mon stylo?...

MAURICE. — Non, merci, un crayon suffira... Je n'ai d'ailleurs qu'un seul mot à lui répondre... (Sur la carte de Paulette que le mécanicien lui a remise il écrit un mot qui n'a visiblement pas plus de cinq lettres. Puis il remet la carte au mécanicien de Paulette.) Voilà!

LE MÉCANICIEN DE PAULETTE, ayant jeté les yeux sur la carte. — Oh!

MAURICE. — Vous n'aviez qu'à ne pas lire!

Le mécanicien s'en va.

Mme BEAUTHIER, se levant et remontant. — Simonne, est-ce aujourd'hui que tu nous photographies?

SIMONNE, se levant. — Ah! Oui... je vais chercher mon appareil...

BEAUTHIER. — Nous allons t'attendre à la source, il y fait plus frais.

SIMONNE. — Bon. (Elle rentre dans la maison.)

HERBELIN. — Eh bien, allez devant couple Beauthier!... Nous vous rejoignons dans cinq minutes...

Mme BEAUTHIER. — A tout de suite.

Les Beauthier s'éloignent à droite.

HERBELIN, resté seul avec Maurice. — Dites-moi, mon cher ami, rien de grave?

MAURICE. — A propos de la lettre que je viens de recevoir?

HERBELIN. — Oui.

MAURICE. — Non, non, rien de grave! Excusez l'intrusion de ce mécanicien chez vous.

HERBELIN. — Ben, voyons!... Il y a une petite histoire de femme là-dessous?

MAURICE. — Il y a même la fin d'une petite histoire de femme... ou d'une histoire de petite femme! Vous avez d'ailleurs rencontré cette personne chez moi, le jour que vous êtes venu.

HERBELIN. — Parfaitement. Oui, oui... je me souviens... blonde?

MAURICE. — Blonde?... Oui, enfin... question de volonté!

HERBELIN. — Jolie!

MAURICE. — Oui... elle n'avait pas beaucoup de choses pour moi... il faut lui laisser cela... elle est jolie!

HERBELIN. — Et c'est fini, complètement.

MAURICE. — Ce n'est pas fini complètement... c'est simplement fini.

HERBELIN. — Vous n'avez aucune peine?

MAURICE. — Aucune, aucune! Ah! Il faut tout de même qu'il ait des avantages, ce genre d'amour... sans amour!... On est privé de ce qu'il y a de meilleur, évidemment... mais, du moins, on se quitte comme on s'est pris... sans fracas, sans histoires et sans aucune peine. Il y a une expression qui est rigolo, je ne sais si vous la connaissez, et qui rend bien ce qui s'est passé entre cette dame et moi... cette expression est « faire l'amour en camarade ». C'est-à-dire qu'on n'y attache aucune importance! On n'est pas amant et maîtresse pour ça... non! On rencontre une femme qu'on connaît un peu... on lui demande si elle est « libre ce soir »... et si elle répond oui, on sait ce que ça veut dire. Ça veut dire dîner, aller au théâtre, souper et passer la nuit, ou une partie de la nuit, ensemble. Ce genre de camarade-homme est situé entre l'amant de cœur et le monsieur qui paie.

HERBELIN. — Alors, on ne paie pas?

MAURICE. — Non! On paie le dîner, le théâtre et le souper...

HERBELIN. — Je pense bien.

MAURICE. — Et puis aussi les voitures, si la dame n'a pas la sienne.

HERBELIN. — Mais le reste?

MAURICE. — Le reste?... Ah! non, ce ne serait plus agréable du tout, ni pour la femme, ni pour l'homme! L'homme est toujours libre de dire à la dame, après... « Voici une jolie gravure ancienne — même si elle est moderne — emporte-la, ce sera un souvenir... » On estime qu'on s'est donné l'un à l'autre, pour le plaisir. Si la soirée a été agréable, on la recommence... Sinon, on ne la recommence pas.

HERBELIN. — Moi, j'aime mieux payer!

MAURICE. — Ça peut très bien se défendre! Il y a deux écoles.

HERBELIN. — Un petit verre d'alcool?

MAURICE. — Oui, avec plaisir.

HERBELIN. — Vous vous plaisez ici?

MAURICE. — Je viens de le prouver.

HERBELIN. — C'est pour ça que je vous le demande!

MAURICE. — Oh! Oui, je me plais ici!

HERBELIN. — Et vous n'arriverez pas à me faire croire que vous ne vous parlez plus, ma fille et vous.

MAURICE. — Ah! J'avoue que je suis dans le ravissement depuis un mois. C'est un être exquis. Et puis, pas banal du tout!

HERBELIN. — Elle a, n'est-ce pas, une intelligence supérieure à son âge?

MAURICE. — Oui... et elle est sensible, elle est délicate... elle comprend tout ce qui se passe autour d'elle... elle est fine... Oh! J'ai fait l'impossible pour lui trouver un défaut...

HERBELIN. — Elle aussi!

MAURICE. — N'est-ce pas?

HERBELIN. — Elle vous étudie... elle vous examine...

MAURICE. — Nous ne voulions pas vous donner raison!... Mais je crois que nous sommes satisfaits l'un de l'autre...

HERBELIN. — Vous ne faites rien pour le cacher, d'ailleurs!...

MAURICE. — Moi?

HERBELIN. — Vous deux!... Vous respirez le bonheur... vous vous mangez des yeux! C'est un petit scandale...

MAURICE. — Oh!

HERBELIN. — Ce serait un petit scandale, si!... Vous devez tout de même bien vous en rendre compte? Hein?... On ne vous voit plus qu'aux heures des repas. Vous filez, dès l'aurore... Remarquez bien que je ne vous fais aucun reproche!... Vous savez ce que vous faites et ce que vous avez à faire! Et même, admirez ma discrétion depuis que vous êtes ici... j'ai évité toutes les occasions de vous parler d'elle... et si je sors aujourd'hui de ma réserve, c'est parce que...

MAURICE. — C'est parce qu'il faut en finir!

HERBELIN. — Du tout!... Du tout! Ne croyez pas ça!... Nous n'en causerons sérieusement que lorsque vous le désirerez! J'imagine que vous devez être encore plus pressé que moi et, le jour où vous serez d'accord avec elle... complètement...

MAURICE. — Mais, d'ailleurs... je ne vois pas pourquoi nous tarderions davantage...

HERBELIN. — Vous êtes d'accord?

MAURICE. — Oui...

HERBELIN. — Hé! Hé! Vous dites ça...

MAURICE. — Non, n'ayez pas peur!... Je dis ça, comme ça, parce que nous y avons mis l'un et l'autre une grande discrétion...

HERBELIN. — Bon...

MAURICE. — Jusqu'à n'en pas parler!

HERBELIN. — Si le résultat est le même!

MAURICE. — Absolument le même!

HERBELIN. — Que vous vous soyez fait la cour d'une façon ou d'une autre, pourvu que...

MAURICE. — Ne vous en a-t-elle pas parlé, elle?

HERBELIN. — Elle ne m'a rien dit de précis... elle n'est pas à son aise avec moi... nous sommes si différents... et puis, nous nous connaissons fort peu...

MAURICE. — Vous me disiez qu'à table la qualité de nos regards ne vous avait pas échappée...

HERBELIN. — En effet, et je n'ai même pas jugé utile de la questionner. Votre goût l'un pour l'autre est évident. Je n'ai pas l'habitude des jeunes filles... mais, enfin, je sais ce que c'est qu'une femme qui aime...

MAURICE. — Elle ne vous a jamais parlé de moi?...

HERBELIN. — Elle m'a simplement demandé, il y a huit jours, s'il était bien entendu que vous restiez ici tout l'été! Oh! non, il n'y a pas de doute à avoir.

MAURICE. — D'ailleurs, s'il en reste un, dissiponsle d'un mot... (Se levant.) Monsieur Herbelin, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille...

HERBELIN. — Et je vous l'accorde de grand cœur.

MAURICE. — Ça ne m'étonne pas.

Ils se serrent la main avec effusion.

HERBELIN. — Ah! Voilà qui est fait!

MAURICE, à part. — Est-il content? (Haut.) Vous voilà débarrassé!

HERBELIN. — Le mot est dur, mais comme il est exact, mon cher! Que voulez-vous, il y a des gens qui ne sont pas dignes d'être père!... Depuis que cette enfant est tombée dans mon existence, je ne vis plus! J'ai dû renoncer à mes plus chères habitudes... par respect pour elle! Je me prive de mes plus vieux amis et je reçois pour la distraire des gens qui m'ennuient et qui l'assomment! Et enfin, mon cher, le bouquet! je vous dis ça, à vous... je suis obligé de rencontrer, à l'hôtel, ma petite amie qui a deux ans de moins que ma fille!

MAURICE. — N'y pensons plus... c'est fini!

HERBELIN. — Ah! Je ne peux pas le croire!... Hein?... Je vous l'avais dit, que vous l'épouseriez, le jour où je suis venu chez vous!

MAURICE. — Oui, mais vous avez tout de même bien fait d'aller chercher vos gants!...

HERBELIN. — Tiens! Pardi... je savais ce que je faisais!

MAURICE. — Dites donc, on se mariera ici, tout simplement, pas?

HERBELIN. — Oui, oui, oui... dans le jardin!... Vous avez beaucoup de famille?

MAURICE. — Non! Personne!... C'est pour moi que je me marie, c'est pas pour les autres.

HERBELIN. — Je vous ai renseigné, n'est-ce pas, sur les conditions?

MAURICE. — Quelles conditions?

HERBELIN. — La dot!

MAURICE. — Oui, oui! Je pense bien! Magnifique!

HERBELIN. — Et vous?

MAURICE, heureux. — Oh! moi, ça va!!

HERBELIN. — Non, non, je dis: et vous? (Faisant signe avec ses doigts qu'il veut parler d'argent.) Je vous

demande ça à cause du contrat!... C'est délicat, mais enfin... il faut en parler tout de même...

MAURICE. — Evidemment...

HERBELIN. — Parce que dans un contrat de mariage on met d'un côté l'apport de la fiancée et, de l'autre, celui du fiancé. Pour ma fille, il y a exactement douze cent mille francs... c'est-à-dire la maison où vous habitez. Alors, de votre côté, qu'est-ce qu'il y a?...

MAURICE. — Ben... de ce côté-là...

HERBELIN. — Dites-le, mon cher, il n'y a pas de honte à ça... dites-moi, exactement, le chiffre de votre fortune...

MAURICE. — Oh! ma fortune!... Enfin, tout ce que j'ai?

HERBELIN. — Oui, ce que vous apportez en mariage, en plus des meubles et des vêtements...

MAURICE. — Eh bien, voilà... heu... je.. du moins, mon père, en mourant, m'avait laissé toute sa fortune... Je l'ai presque entièrement mangée...

HERBELIN. — Bon! Et il vous reste...

MAURICE. — Il me reste... j'ai d'ailleurs fait le compte dans ma chambre ce matin... il me reste... c'est comique à dire... dix-sept...

HERBELIN. — Dix-sept cents francs de rente?

MAURICE. — Non... dix-sept francs!

HERBELIN. — De rente?

MAURICE. — Non... de capital... il me reste dix-sept francs.

HERBELIN, riant aux éclats. — Vous avez un capital de dix-sept francs?

MAURICE. — Oui!

HERBELIN. — Ne le placez pas en viager!

MAURICE. — Non! Je compte le dépenser par petites sommes.

HERBELIN. — Voilà!... Dix-sept francs! Et vous hésitiez à conclure!!! (Dantin paraît et descend entre Maurice et Herbelin. Herbelin sévèrement.) Ah! te voilà... Viens ici, et ose me regarder sans rougir!

DANTIN. — Mais...

HERBELIN. — Ose...

DANTIN. — Pourquoi pas?

HERBELIN. — On ne te guérira donc jamais?

DANTIN. — De quoi?

HERBELIN. — De faire ton sacré métier!... J'ai pitié de toi, je te prends chez moi, je t'assure le couvert, le chauffage et la nourriture... Je crée, pour motiver ta présence ici, ce poste imprévu de secrétaire, et, en guise de reconnaissance, tu prends des paris à mes domestiques!

DANTIN. — Oh!...

HERBELIN. — Ne dis rien... N'ajoute pas le mensonge à l'infamie!... (Le bousculant sans aucune méchanceté.) Alors, espèce de vieille crapule, il faut donc que tu estampes quelqu'un!

DANTIN. — Eh bien, écoute... Puisque tu le sais... je vais t'avouer toute la vérité... Je suis très embêté... ton valet de chambre m'a pris, ce matin, dans la première, *Eglantine II*, quinze de chaque côté...

HERBELIN. — Et alors?

DANTIN. — Alors, je viens de téléphoner à Trouville...

HERBELIN. — Et?

DANTIN. — Il est arrivé un grand malheur!

HERBELIN. — Quel malheur?

DANTIN. — *Eglantine* a gagné! Et elle rapporte vingt-trois et douze au mutuel... Ce qui fait que je dois à ton valet de chambre cent cinq francs...

HERBELIN. — Tu vois?... Eh bien, arrange-toi avec lui!

DANTIN. — Je n'ai pas cent cinq francs!...

HERBELIN. — Tant pis!... Je me désintéresse complètement de toi!

DANTIN. — Si je ne le paie pas... (A Maurice.) il ne me repassera plus les plats!

HERBELIN. — Tant pis! Tant pis!

DANTIN. — Tu m'engueules... tu m'engueules... et, à lui, tu ne lui dis rien, à lui?

HERBELIN. — A qui?

DANTIN. — A ton valet de chambre!

HERBELIN. — Pourquoi?

DANTIN. — Tu acceptes, alors, que tes domestiques jouent aux courses?...

HERBELIN. — Ah! Tu en as de bonnes, toi!

DANTIN. — Tu devrais le ficher à la porte! D'ailleurs, si tu ne le fiches pas à la porte... c'est moi qui m'en irai!

HERBELIN. — Tu feras ce que tu voudras... mais, moi, je n'ai rien à reprocher à mon valet de chambre!... Débrouille-toi, mon ami... va... va... arrange-toi...

Dantin s'éloigne la tête basse. Un temps. Simonne apparaît dans l'encadrement de la fenêtre. Maurice la voit.

MAURICE. — Pauvre bonhomme!... Cent cinq francs, qu'est-ce que c'est que ça!!! Vous en mourez d'envie. Pourquoi se priver d'un plaisir?... Allez-y donc!

Herbelin s'aperçoit à son tour que Simonne va sortir de la maison, et il fait celui qui est docile, alors qu'il est simplement discret et complaisant, et il s'éloigne.

SIMONNE, paraît et descend. Elle va pour sortir de scène, mais elle voit que Maurice est là. — Qu'est-ce que vous faites là, tout seul?

MAURICE. — Je vous attendais!

SIMONNE. — On ne m'a pas prévenue.

MAURICE. — Je ne l'avais dit à personne.

SIMONNE. — Alors?

MAURICE. — Je vous attendais tout de même.

SIMONNE. — Avez-vous quelque chose à me dire?

MAURICE. — Oui... et, vraiment, je préfère vous le dire...

SIMONNE. — J'écoute!

MAURICE. — D'autant plus que vous êtes destinée à y prendre part.

SIMONNE. — A quoi?

MAURICE. — Chut!... Voilà... Cette main?

SIMONNE. — Celle-ci?

MAURICE. — Non, non, la droite! La vraie!

SIMONNE. — Eh bien?

MAURICE. — Je l'ai demandée!

SIMONNE. — A qui?

MAURICE. — A votre père!

SIMONNE. — Quoi?

MAURICE. — Oui, j'ai demandé votre main!

SIMONNE. — Ma parole d'honneur, je ne comprends pas!

MAURICE. — J'ai demandé, mademoiselle, votre main à monsieur votre père!

SIMONNE. — Oh! Ecoutez, je vous en prie, je vous en supplie, faites toutes les plaisanteries du monde avec papa... mais jamais sur le mariage!... Depuis un mois, j'ai la paix et je...

MAURICE. — Mais je ne plaisante pas...

SIMONNE. — Si!

MAURICE. — Non!...

SIMONNE. — Mais si! Mais si!... Moi, je vous

jure que vous plaisantez!... Allons, venez vite rejoindre les autres!

MAURICE. — Mais non, mais non, mais non... j'ai demandé votre main et je veux savoir pourquoi vous cherchez à vous dérober en ce moment...

SIMONNE. — Ecoutez... vous me gênez énormément! Jamais, jusqu'ici, vous ne vous étiez permis de me parler de cette façon-là. Si c'est une farce, elle n'est pas de très bon goût...

MAURICE. — Mais, encore une fois, ce n'est pas une farce.

SIMONNE. — Ne continuez pas, alors, voulez-vous! Je vous répète que vous me gênez, vous avez un si drôle d'air.

MAURICE. — Voyons, Simonne, voyons... il n'est pas possible que je me sois trompé à ce point-là!... J'admets parfaitement votre trouble et votre émotion... mais, enfin, tout de même... il faut que nous en parlions, ne fût-ce que pendant cinq minutes!... J'ai pris, il y a quelques jours, la décision de vous épouser...

SIMONNE. — Oh!...

MAURICE. — Et, il y a cinq minutes, j'ai fait ma demande... sans gants blancs... mais très sérieusement... et nous sommes d'accord, votre père et moi.

SIMONNE. — Vous n'avez pas fait une chose pareille?

MAURICE. — Mais bien sûr que si!

SIMONNE. — Mais pourquoi?

MAURICE. — Parce que nous nous aimons!

SIMONNE. — Je vous aime?

MAURICE. — Bien entendu!

SIMONNE. — Mais je ne vous permets pas de...

MAURICE. — Hélas! Vous n'y pouvez rien... on s'aime!

SIMONNE. — Mais jamais de la vie!

MAURICE. — Allons... allons...

SIMONNE. — Mais il n'y a pas de « allons! allons... » Votre insistance m'oblige à vous demander si, depuis un mois que vous êtes ici, j'ai été coquette une seconde avec vous?

MAURICE. — Mais non, justement!

SIMONNE. — Vous ai-je dit, sans le vouloir, une chose qui vous permît de supposer...

MAURICE. — Rien! Rien!

SIMONNE. — Nous nous sommes promenés des journées entières à travers la campagne, dans les bois, seuls, et je ne me rappelle pas vous avoir entendu formuler...

MAURICE. — Mais, jamais, en effet, jamais!

SIMONNE. — Alors?... Je ne m'explique pas ce qui a pu vous déterminer à parler de mariage à mon père!... Et je m'explique moins encore que vous l'ayez fait sans me consulter!

MAURICE. — L'explication va vous paraître étrange! Je me suis mis dans la tête que vous m'aimiez comme je vous aime, et, depuis le premier jour, j'ai mal interprété nos conversations... j'ai découvert des allusions à mon amour dans toutes vos paroles... je prenais nos silences pour des communions d'idées... et je prenais votre indifférence pour de la pudeur et de la discrétion. J'évitais de vous parler d'amour parce que je vous croyais conquise et ennemie comme moi du flirt banal, et nos longues promenades me semblaient être destinées à nous faire mieux connaître l'un à l'autre. Je me disais...

SIMONNE. — Conquise!... Vous me croyiez conquise!

MAURICE. — Oui!

SIMONNE. — Pourquoi? Expliquez-moi pourquoi...

MAURICE. — J'avais tant désiré que cela fût... ma foi, tant, tant, que j'ai fini par croire que ça y était!... Et voyez-vous, mon rêve eût été de n'en pas parler! Je me disais: « On va se marier, comme on s'est aimé, sans se le dire! » Et, persuadé que nous étions d'accord, j'ai dit à votre père que je voulais vous épouser...

SIMONNE. — Et, comme c'est ce qu'il attendait... il a dû vous sauter au cou!

MAURICE. — Evidemment!

SIMONNE. — Eh bien, c'est du joli!... J'espère que vous arrangerez les choses aussi rapidement que vous les avez dérangées! Qu'est-ce que vous allez dire à papa?

MAURICE. — Rien du tout!

SIMONNE. — Comment, rien du tout? Vous l'avez trompé, détrompez-le!

MAURICE. — Mais, je ne l'ai pas trompé!... J'aurais dû vous en parler avant... je vous en parle après... voilà tout!... Ça ne nous empêchera pas de nous marier!...

SIMONNE. — Vous êtes fou?

MAURICE. — Non! Non! Pas du tout!... Et puisqu'il faut se dire les choses... eh bien, on se les dira!... Je vous dirai quarante fois par jour: « Je vous aime... » et quand vous me répondrez: « Moi aussi »... on se mariera!...

SIMONNE. — Mais, jamais je ne vous dirai une chose pareille!

MAURICE. — Nous verrons, nous verrons!

SIMONNE. — Non, nous ne verrons pas!... J'ai pour vous une amitié très sincère, très franche... mais c'est tout!

MAURICE. — C'est tout? Alors, pourquoi avez-vous dit à votre père, il y a huit jours, qu'il fallait me retenir ici pendant tout l'été?

SIMONNE. — Parce que j'ai infiniment de plaisir à causer avec vous.

MAURICE. — Uniquement du plaisir?

SIMONNE. — Uniquement!... Vous pouvez me regarder...

MAURICE. — Uniquement... j'en doute!

SIMONNE. — C'est votre droit!

MAURICE. — Et rien ne pourra modifier mon opinion...

SIMONNE. — Qui est?

MAURICE. — Que vous m'aimez!

SIMONNE. — Tiens! Tiens! Tiens!...

MAURICE. — Oui! Oui! Oui!...

SIMONNE. — Si ça vous amuse!...

MAURICE. — J'avoue que ça ne m'ennuie pas!... Regardez-moi, bien en face, et dites: « Je ne vous aime pas! »

SIMONNE. — Je ne vous aime pas!

MAURICE. — Je ne vous crois pas!

SIMONNE. — Tant pis!... Oui, mais tout de même quelle sotte idée vous avez eue de rompre le charme de notre amitié...

MAURICE. — Mais...

SIMONNE. — Ah! C'est bien fini, maintenant! Il ne m'est plus possible d'aller me promener avec vous...

MAURICE. — Pourquoi?

SIMONNE. — Dame!... Je me félicitais d'avoir,

enfin, trouvé un homme avec lequel je pouvais causer sans aucune gêne!... Un homme, devant lequel je pouvais dire: « J'aime le violet... » sans qu'il allât changer de cravate!

MAURICE. — Eh bien?

SIMONNE. — Eh bien!... mais, c'est fini!... Quel plaisir y trouverais-je, maintenant?... Je serais sans cesse sous le coup d'une déclaration d'amour... Oh! Que c'est bête!

MAURICE. — Simonne, répétez-moi une fois encore, dans les yeux, que le seul but de nos promenades était, pour vous, le plaisir!

SIMONNE. — Vous n'en revenez pas, hein?... Votre orgueil souffre qu'on ait pu profiter de votre conversation sans devenir amoureuse de vous!

MAURICE. — J'avoue que cela me paraît invraisemblable!... Je suis donc un causeur si agréable que ça?

SIMONNE. — La preuve!

MAURICE. — La preuve... la preuve!... D'abord, la plupart du temps, on ne se disait rien!

SIMONNE. — Le silence est une forme de la conversation...

MAURICE. — Et puis, pourquoi ne m'aimeriez-vous pas, puisque, moi, je vous aime...

SIMONNE. — Mais, dites-moi, qu'est-ce qui vous fait supposer que vous m'aimez?

MAURICE. — Mais le...

SIMONNE. — Le désir, n'est-ce pas?

MAURICE. — Oh!...

SIMONNE. — Ne vous troublez pas, répondez!

MAURICE. — Ah! évidemment, il y a de ça!

SIMONNE. — Il n'y a que ça!

MAURICE. — Vous vous trompez! Comme c'est la première fois que ça m'arrive, et que je ne suis pas poète... évidemment, je ne sais sans doute pas l'exprimer... mais le sentiment qui m'agite est tout à fait différent de ceux auxquels je suis accoutumé, et, laissez-moi vous dire que la personne qui m'a envoyé son chauffeur tout à l'heure, a reçu de moi une réponse catégorique... peut-être pas très polie, mais définitive!... Ce n'est sans doute pas une preuve d'amour pour vous... mais, ce n'est sûrement pas une preuve d'amour pour elle! Plus j'y pense, nous nous aimons!

SIMONNE. — Ah! Vous êtes vraiment...

MAURICE. — Je suis persuadé que ma conversation n'est pas tellement éblouissante... allons donc... il y a autre chose!

SIMONNE. — Il y a de l'amitié, je vous le répète!

MAURICE. — Oh! Je ne crois pas beaucoup à l'amitié d'une jeune fille pour un homme... jeune...

SIMONNE. — Et beau?

MAURICE. — Non... pas beau... non... mais enfin, tout de même, vous avez bu dans mon verre quand nous avons été goûter tous les deux à la ferme avant-hier!... Alors, j'imagine que je ne suis pas un objet de répulsion pour vous!

SIMONNE. — Je ne me souviens pas d'avoir bu dans votre verre.

MAURICE. — Vous l'avez fait naturellement... c'est encore plus beau!

SIMONNE. — Et, même en admettant que j'aie bu dans votre verre, ça ne vous prouve pas que je vous aime...

MAURICE. — Non, mais ça établit bien nettement le point suivant: je ne vous dégoûte pas!

SIMONNE, souriant. — Je l'avoue!

MAURICE. — Bon!... Donc, physiquement, ça va?

SIMONNE. — Ça ne va pas mal.

MAURICE. — Je vous remercie!... Alors, puisque physiquement et moralement ça va, pourquoi ne se marierait-on pas? Sincèrement, je ne vois pas ce qui pourrait nous empêcher de nous marier...

SIMONNE. — Vous ne me voyez donc pas?

MAURICE. — Mais vous n'y pourrez rien! Comme vous n'avez rien pu, le jour où vous êtes entrée chez moi... pendant que votre papa allait chercher ses gants...

SIMONNE. — Quoi?

MAURICE. — Car on s'est aimé le premier jour qu'on s'est vu!... Vous pouvez rire!... Je vous jure que vous m'aimez!... Ah! Je voudrais trouver les mots qui sauraient vous convaincre... Pourquoi riez-vous?

SIMONNE. — Ça vous agace?

MAURICE. — Oui... et vous le faites exprès!...

SIMONNE. — Oui!

MAURICE. — Eh bien, ce n'est pas digne de vous... ça, c'est très « jeune fille », ce que vous faites là!... En ce moment, tenez... je comprends les parents qui font épouser à leur fille le jeune homme qu'ils ont choisi... sans la consulter, elle!

SIMONNE. — Kss! Kss!

MAURICE. — Si on laissait faire les jeunes filles, elles ne se marieraient jamais... elles cherchent toutes le même homme: Roméo-Lohengrin-et-Musset!

SIMONNE. — Kss! Kss! Kss!

MAURICE. — Oh! Que je regrette de vous aimer! Je me vengerai quand vous serez ma femme... Quand je vous aurai à moi, complètement à moi...

SIMONNE. — En voilà assez!

MAURICE. — Tiens! Tiens!

SIMONNE. — Si vous tenez à conserver l'amitié que j'ai pour vous...

MAURICE. — Vous serez ma femme tout de même et, dans deux mois, je vous emporterai...

SIMONNE. — Je vous prie de vous taire!

MAURICE. — Hé! Hé! On se fâche!

SIMONNE. — Je vous en supplie, laissez-moi...

MAURICE. — Allons, qu'est-ce qui vous prend tout à coup?

SIMONNE. — Je veux oublier tout ce que vous venez de me dire... je veux que vous disiez à mon père que vous lui avez fait une plaisanterie...

MAURICE. — Mais, nom d'un petit bonhomme...

SIMONNE. — Il le faut!... Nous avons l'un pour l'autre de l'amitié... Je ne veux pas que vous prononciez un autre mot que celui-là!

MAURICE. — Défendez-moi de vous aimer, mais ne contestez pas mon amour. Je vous aime, et vous finirez par m'aimer...

SIMONNE. — Mais non... mais non... mais non... je ne dois pas vous aimer.

MAURICE. — Qu'est-ce que ça veut dire?

Simonne à ce moment est extrêmement émue.

SIMONNE. — Et si je vous aimais, je ne pourrais pas vous épouser... je ne suis plus de celles qu'on épouse. Vous êtes seul à connaître ce secret... oubliez-le...

MAURICE. — C'est fait!

SIMONNE. — Oubliez aussi ce que vous appelez votre amour pour moi!

MAURICE. — Ça, je ne vous promets pas!

SIMONNE. — Mais surtout, ne partez pas!

MAURICE. — Mais cet homme...

SIMONNE. — Oh! non... ne me questionnez pas! Ne me questionnez pas aujourd'hui!... Demain, peut-être... je vous dirai tout... Oh! Jurez-moi que vous ne partirez pas?

MAURICE. — Je te jure que je t'aime...

Il l'a prise par les poignets, et, malgré qu'elle se débat, il l'embrasse sur les lèvres. Herbelin est rentré.

HERBELIN. — Ah!

Simonne pousse un cri et se sauve.

MAURICE. — Je...

HERBELIN. — Evidemment, c'est un peu tôt, mais enfin... quoi... ça me prouve que tout va bien! Tout à l'heure, vous m'avez laissé un peu inquiet sur la réciprocité de votre amour! Je reconnais qu'il n'y a plus de doute à avoir!... Autre chose... Je viens de recevoir une lettre... heu... qui m'embête.

MAURICE. — De qui?

HERBELIN. — La voici... vous devez en connaître l'écriture!

Il lui passe une lettre.

MAURICE. — Oui... (Il lit.) ...Oh!... Oh...

HERBELIN. — Vengeance, n'est-ce pas?

MAURICE. — Infamie!

HERBELIN. — C'est bien de la dame dont le chauffeur est venu...

MAURICE. — Oui!... Elle se venge bassement... Parler de moi comme ça, mais c'est immonde...

HERBELIN. — Je n'attache aucune valeur à des insultes de femme qu'on quitte, croyez-le bien... mais il est préférable de l'empêcher de répandre un pareil bruit...

MAURICE. — En effet!

HERBELIN. — Elle pourrait écrire à ma fille...

MAURICE. — Oh! Quelle horreur!

HERBELIN. — Elle prétend que vous lui devez six mille francs... que ce soit vrai ou que ce soit faux... elle veut six mille francs... eh bien, il faut les lui donner.

MAURICE. — Evidemment!

HERBELIN. — Aujourd'hui même!

MAURICE. — Ça ne fait pas de doute!

HERBELIN. — C'est bien votre avis?

MAURICE. — Exactement!

HERBELIN. — Eh bien, tant mieux... C'est fait!

MAURICE. — Qu'est-ce qui est fait?

HERBELIN. — J'ai remis au porteur de la lettre les six mille francs en question... plus quatorze mille francs... oui, en un mot vingt mille francs!... Ce n'est pas royal... mais, vous n'êtes pas un roi...

MAURICE. — Quoi?... Quoi?... Vous avez envoyé à cette femme vingt mille francs?

HERBELIN. — De votre part, bien entendu.

MAURICE, affolé. — Vous avez fait ça?... Mais c'est épouvantable!... Ah! Je ne peux comprendre que...

HERBELIN. — Vous allez comprendre!... D'autant plus que c'est facile à comprendre... Je veux un gendre bien net... dont on ne puisse rien dire!... De même que ma fille n'a pas à craindre les calomnies, je veux que mon gendre puisse entrer partout le front haut!... Il ne faut pas qu'une fois mariée ma fille puisse supposer que vous l'avez épousée pour son argent!... Comprenez-vous?...

MAURICE. — Bien entendu, mais... je voudrais savoir... ces vingt mille francs... vous les avez remis au porteur de la lettre...

HERBELIN. — Oui! C'était son chauffeur, n'est-ce pas?

MAURICE. — Oui!... Oh!!!

HERBELIN. — Je ne m'explique pas votre ai[illegible]ment!

MAURICE. — Ah! Si vous saviez...

HERBELIN. — Quoi donc?...

MAURICE. — Rien! Rien! Mais comment va[illegible] faire pour vous rendre ces vingt mille francs?

HERBELIN. — Ne vous inquiétez donc pas cela!... Frais de mariage, mon cher!... Quel [illegible] d'homme vous êtes!

MAURICE. — Le chauffeur ne vous a pas di[illegible] elle était?

HERBELIN. — Maintenant, elle doit être rep[illegible] pour Paris!... Mais ne vous occupez donc pa[illegible] cette femme, sacré nom d'un chien!... Elle est ve[illegible] elle est payée, elle est tranquille!... Occupez-vo[illegible] ma fille et ne soyez pas nerveux, surtout!... [illegible] qu'est-ce que vous avez?... Parlez...

MAURICE. — Ecoutez, je voudrais savoir à [illegible] moment vous avez remis ces vingt mille fran[illegible] chauffeur...

HERBELIN. — Il y a peut-être cinq minutes.

MAURICE. — Cinq minutes... Trop tard!...

HERBELIN, à part. — Qu'est-ce qu'il a?

LE VALET DE CHAMBRE, entrant — Le thé est s[illegible]

Les Beauthier rentrent par le fond.

HERBELIN. — Où est Simonne?

MAURICE, à part. — Oh! L'explication que je [illegible] avoir avec le père... Oh! Je ne pourrai pas, je [illegible] pourrai pas!

HERBELIN, appelant. — Simonne! Simonne!

LA FEMME DE CHAMBRE, sur les marches. — M[illegible]sieur, Mlle Simonne est un peu souffrante...

HERBELIN. — Tiens!... Rien de grave?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Oh! non, monsi[illegible] mais mademoiselle préfère ne pas descendre p[illegible] le thé!...

HERBELIN. — Bon!...

La femme de chambre sort.

MAURICE. — Si je pouvais filer.

Il se dirige vers la gauche.

HERBELIN, à Maurice. — Venez-vous?

MAURICE. — Oui... je vais...

HERBELIN. — Où ça?

MAURICE. — Nulle part...

HERBELIN. — Ah! Bon... je croyais que vous s[illegible]tiez!

MAURICE. — Sortir?... Oh! non, du tout!

Maurice remonte et rentre dans la maison. Le do[illegible] Larue arrive par la gauche.

HERBELIN. — Eh bien, Mme Larue est-elle c[illegible]mée?

LE DOCTEUR LARUE. — Oui... oui!... Je voudr[illegible] vous dire un mot...

HERBELIN — Allez-y...

LE DOCTEUR LARUE. — C'est délicat... mai[illegible] enfin... les promenades, dans la campagne, de vot[illegible] fille et de M. de Varançay font jaser...

HERBELIN. — Vraiment?

LE DOTEUR LARUE. — Oui... je vous jure... j[illegible] entendu, chez les amis...

HERBELIN. — Eh bien, vous pourrez dire à v[illegible] amis, dès ce soir, que M. de Varançay m'a demand[illegible] la main de ma fille cet après-midi, et que je la lui [illegible] accordée...

LE DOCTEUR LARUE. — Non?

HERBELIN. — Si!... Et vous pourrez ajouter qu'ils se marieront ici, dans trois semaines...

LE DOCTEUR LARUE, remontant avec Herbelin vers la maison. — Ah! Tant mieux!... Ma femme va être enchantée...

HERBELIN. — Je ne crois pas!

LE DOCTEUR LARUE. — Je ne le crois pas non plus!

Mme BEAUTHIER, à la fenêtre. — Eh bien?... Le thé est servi!

Herbelin et le docteur Larue rentrent. La scène est vide. Maurice vient de derrière la maison à droite, ayant son chapeau, son pardessus et une valise à la main, il traverse le théâtre, se dirigeant vers la gauche premier plan.

HERBELIN, apparaissant à la fenêtre. — Où allez-vous?

MAURICE. — Je...

HERBELIN. — Vous partez?

MAURICE. — Je vais jusqu'au télégraphe...

HERBELIN. — Avec cette valise?... Et avec cet air-là?

MAURICE. — Mais... je reviens tout de suite!...

HERBELIN. — Attendez un instant... j'ai quelque chose à vous dire...

MAURICE, seul. — Je suis perdu! (Il laisse tomber à terre son chapeau, sa valise et son pardessus.)

HERBELIN, entrant en scène. — Qu'est-ce que ça signifie? Qu'est-ce que tout ça signifie?... Comment... Simonne, à qui je fais dire de venir servir le thé, me fait répondre qu'elle est souffrante et qu'elle ne descendra pas... et vous, vous filez, pendant le goûter, sans rien dire à personne...

MAURICE. — Je file!!! D'abord, je ne file pas!

HERBELIN. — Vous ne filez pas... parce que je vous ai vu à temps... parce que je me suis trouvé à cette fenêtre...

MAURICE. — Ah çà! mon cher... mais, que supposez-vous donc?

HERBELIN. — Je ne suppose rien... rien du tout, dites-moi seulement ce qui se passe!

MAURICE. — Mais...

HERBELIN. — Et il doit se passer quelque chose de rudement grave!... Vite, vite... parlez!

MAURICE. — Ecoutez, mon cher Herbelin... écoutez... écoutez...

HERBELIN. — Eh bien, j'écoute... j'écoute...

MAURICE. — Voulez-vous que nous nous voyions demain, à Trouville...

HERBELIN. — Quoi?... Mais, alors, vous comptiez donc partir... réellement?... Vous partiez?

MAURICE. — Je partais... oui, je partais pour éviter une discussion pénible et inutile...

HERBELIN. — A quel sujet?

MAURICE. — Au sujet du mariage projeté entre Mlle Herbelin et moi...

HERBELIN. — Projeté?... Comment projeté?

MAURICE. — Oui, oui... pas de colère... pas de...

HERBELIN. — Ce mariage n'a plus lieu?

MAURICE. — Nous causerons demain, et, sans doute nous...

HERBELIN. — Je vous prie de me répondre immédiatement!... Ce mariage n'a plus lieu?

MAURICE. — Non. Et il ne peut plus en être question!

HERBELIN. — Il ne... Allons!... Allons!... Vous rendez-vous compte de...

MAURICE. — Voilà... voilà... voilà ce que je voulais éviter!... Tout ce que vous me direz... tout ce que vous ferez sera inutile... et sans résultat....

HERBELIN. — Vous vous imaginez que je vais abandonner les projets de... d'abord ce ne sont pas des projets... ce sont des...

MAURICE. — Pardon...

HERBELIN. — Il n'y a pas de pardon! Vous m'avez demandé la main de ma fille aujourd'hui même, et je vous l'ai accordée... c'est plus qu'un projet... ce sont des...

MAURICE. — Que ce soit plus ou moins qu'un projet... qu'importe, d'ailleurs!... Ce mariage n'est plus possible...

HERBELIN. — Oh!...

MAURICE. — Il n'est plus possible!

HERBELIN. — Veuillez me dire pourquoi!... Veuillez immédiatement me dire pourquoi!

MAURICE. — Je n'ai aucune raison à vous donner... et je n'ai rien à vous dire...

HERBELIN. — Comment...

MAURICE. — Rien!... C'est pour ça que je voulais éviter...

HERBELIN. — Eviter... éviter... vous ne pensez qu'à éviter!

MAURICE. — Je ne pensais qu'à une chose, ne pas vous annoncer la rupture de nos projets sans vous remettre la somme de vingt mille francs que vous avez...

HERBELIN. — Il ne s'agit pas de ça!... Ce n'est rien, ça!

MAURICE. — Pour vous, peut-être...

HERBELIN. — Ces vingt mille francs... vous pourrez toujours me les rendre...

MAURICE. — Je n'en sais rien!

HERBELIN. — Il n'est question que de ma fille! Pourquoi ne voulez-vous plus l'épouser?... Vous attendiez-vous à une dot plus forte...

MAURICE. — Mais non... monsieur, mais non!

HERBELIN. — Alors? Alors?... Voyons... tantôt, vous étiez disposé à l'épouser?

MAURICE. — Mais oui... mais oui...

HERBELIN. — Vous sembliez l'adorer!... Vous m'avez demandé sa main de la façon qui me parût être la plus loyale... la plus franche...

MAURICE. — J'étais absolument sincère, monsieur...

HERBELIN. — Depuis cette conversation, vous avez eu une entrevue avec ma fille...

MAURICE. — Parfaitement...

HERBELIN. — Et, c'est à la suite de cette entrevue que vous avez renoncé à un mariage que vous souhaitiez un quart d'heure auparavant?

MAURICE. — En effet!

HERBELIN. — Que vous a-t-elle dit, mon Dieu?

MAURICE. — Oh! n'allez pas imaginer des choses... C'est très simple... Je m'étais complètement trompé! Mademoiselle votre fille n'a pas pour moi les sentiments que je croyais avoir découvert en elle... que je me flattais d'avoir fait naître!

HERBELIN. — Oh!

MAURICE. — Elle ne les a pas!... Et, par trois fois, elle m'a répété qu'elle ne m'aimait pas...

HERBELIN. — Elle est timide...

MAURICE. — Non...

HERBELIN. — Elle n'a pas osé...

MAURICE. — Si, si, hélas! Elle a osé!

HERBELIN. — Sait-on jamais avec les jeunes filles!

MAURICE. — Je vous répète, monsieur, qu'aucun doute ne peut subsister dans mon esprit... Mlle Herbelin ne m'aime pas!

HERBELIN. — Ne croyez-vous pas que si j'avais, maintenant, une conversation avec ma fille...

MAURICE. — Je ne crois pas qu'une conversation modifierait son opinion sur moi. Elle ne m'aime pas, et rien n'y fera.

HERBELIN. — Mais, pourquoi ne vous aime-t-elle pas?

MAURICE. — Je me le demande!

HERBELIN. — Et, alors, vous partiez de chez moi, comme ça, en vous dérobant?

MAURICE. — J'étais si gêné... je suis encore si embarrassé devant vous!... En réalité, je cherchais plus à ajourner cette discussion qu'à l'éviter... Je voulais y avoir pensé un peu...

HERBELIN. — Quoi, vous n'êtes pas responsable des sentiments que vous n'inspirez pas!... Ah! l'étrange créature que cette petite Simonne!... On ne sait ce qu'elle a dans la tête!... Vous paraissez lui plaire infiniment... elle donne les marques du plus vif amour... elle se laisse compromettre par vous volontairement... et, quand il s'agit de préciser ses sentiments... plus rien!

MAURICE. — Plus rien!

HERBELIN. — Je suis navré, mon ami!... Navré pour vous, pour moi, pour l'avenir, surtout!... Si elle refuse d'épouser celui qu'elle semble adorer... alors... quoi... jamais... personne!... Mais, pourquoi filiez-vous?... Ça, je ne peux pas le comprendre!

MAURICE. — Moi non plus!... A présent que je suis un peu calmé... je me demande pourquoi je filais...

HERBELIN. — Vous n'aviez pas peur de moi?

MAURICE. — Peur?... Ah! Mon Dieu, non... comment voulez-vous que j'aie peur avec la force que j'ai!... Non, je n'avais pas peur... seulement, on peut n'être pas peureux et, tout de même, être désemparé en présence d'un danger... qu'on ne connaît pas...

HERBELIN. — Si vous me dites la vérité en me disant que Simonne ne vous aime pas, et que c'est là la cause de la rupture...

MAURICE. — Ah! ça, vous pouvez...

HERBELIN. — Eh bien, mon ami, vous partirez demain ou après-demain.

MAURICE. — Oh! non, je préfère ne pas revoir votre fille... il vaut mieux que je parte tout de suite... nous n'avons plus rien à nous dire...

HERBELIN. — Ben, non... (Un temps.) Il reste à régler pourtant une question... d'un ordre tout à fait différent... Je veux parler des vingt mille francs que je...

MAURICE. — Ah! oui, oui, oui... cette pauvre malheureuse petite question d'argent qui vient se mêler à un débat sentimental et qui me tourmentait tant!

HERBELIN. — Et qui a bien, n'est-ce pas, sa petite importance...

MAURICE. — Certes, oui... mais, pas l'importance que, moi, je lui donnais... (Un temps.)

HERBELIN. — Je ne sais pas l'importance que vous lui donniez... mais, en tout cas, ça fait vingt mille francs.

MAURICE. — ... Oui! (Un temps.)

HERBELIN. — Ça fait que vous me devez vingt mille francs.

MAURICE. — Oui. (Un temps.)

HERBELIN. — Il n'est pas question de me les rendre aujourd'hui.

MAURICE. — Non, hélas! il n'en est pas question.

Un temps.

HERBELIN. — Vous m'écrirez simplement dans quelques jours: « Cher monsieur, je reconnais vous devoir la somme de... »

MAURICE. — Bon, bon, bon... Oh! si ça peut vous faire plaisir.

HERBELIN. — Ce n'est pas pour me faire plaisir, n'est-ce pas, c'est autant pour vous que pour moi...

MAURICE. — Oui, oui... évidemment...

HERBELIN. — Vous n'avez pas l'intention de contester?

MAURICE. — Oh! voyons, vous plaisantez...

HERBELIN. — Alors?

MAURICE. — Bon, bon, entendu. Je vous écrirai: « Cher monsieur, je reconnais vous devoir... la somme de vingt mille francs... que vous avez envoyée... sans me consulter, à ma maîtresse. »

HERBELIN. — Oh! Pourquoi?

MAURICE. — C'est la vérité...

HERBELIN. — Non...

MAURICE. — Si! Vous avez envoyé, sans me consulter, vingt mille francs à ma maîtresse. C'est très gentil à vous d'avoir fait ça, mais, enfin...

HERBELIN. — Oh! mais, si vous voulez les garder...

MAURICE. — Oh! non, ne me dites pas de les garder si je veux, ayez un peu pitié de moi. Ah! j'aurais bien voulu ne pas parler de ça, aujourd'hui... Je m'exprime mal et vous ne me comprenez pas bien... En tout cas ne tenez pas compte de ce ce que je viens de vous répondre à l'instant!... Ah! Pourquoi voulez-vous que je prenne des engagements que je ne pourrai pas tenir... Oh! la la, je veux bien vous signer tout ce que vous voudrez. allez, ce n'est pas ça qui me sauvera! Hein? Nous en avons bien ri, tout à l'heure, des dix-sept francs qui me restaient... je vous assure que c'est moins rigolo, maintenant! Qu'est-ce que vous voulez que je fasse, moi? Il y a des gens qui savent se débrouiller dans la vie, oui, j'en connais... que voulez-vous, je ne suis pas de ceux-là! Il y a des gens qui peuvent travailler... moi, je ne peux pas... moi, je suis fait pour être riche, pour être heureux, moi, je suis un être inutile. Ah! Et puis, surtout, n'oubliez pas qu'il y a dix minutes j'étais l'homme le plus heureux du monde... j'allais épouser celle que j'aime... en même temps... je devenais riche... c'était magnifique... c'était superbe... j'étais sauvé... et puis, tout à coup... crac... c'est fini! Celle que j'aime ne m'aime pas... je me retrouve dans la gêne... séparé de ma maîtresse... et, en plus, je vous dois vingt mille francs! Et je n'ai commis aucune vilaine action... et je n'ai rien à me reprocher! Tout de même, voyons... ce n'est pas juste!... Ah! j'admire les gens à qui il arrive des malheurs et qui peuvent immédiatement s'en sortir, qui trouvent de jolis mots à dire, de beaux gestes à faire!... Moi, je ne trouve pas, moi, je suis perdu... je ne vois qu'une chose, je suis perdu!

HERBELIN. — Vous n'êtes pas perdu!

MAURICE. — Mais si, je suis perdu!... (Un temps.)

HERBELIN. — Dites-moi... il me vient une idée...

MAURICE. — Quoi donc?

HERBELIN. — Est-ce que, par hasard, vous n'auriez pas appris quelque chose sur ma fille...

MAURICE. — Quoi?

HERBELIN. — Je ne sais pas, moi... Oh! j'ai la conviction qu'il n'y a rien à lui reprocher... Mais je peux me tromper...

AURICE. — Oh!
ERBELIN. — Pouvez-vous me donner votre pa- d'honneur que vous n'avez rien appris sur ...
AURICE. — Je vous en donne ma parole d'hon- ...
ERBELIN. — Mais, alors, au fait...
AURICE. — Quoi donc?...
ERBELIN. — Autre chose... Vous avez, dites- , la certitude que ma fille ne vous aime pas?...
AURICE. — Ah! oui, la certitude!
ERBELIN. — Alors, expliquez-moi donc comment fait que je vous ai trouvé l'embrassant sur la he...
AURICE. — Mais... je...
ERBELIN. — Expliquez... expliquez!... Ou bien fille s'est laissée embrasser par vous, et elle vous e... ou bien vous l'avez embrassée de force... et t à moi que vous allez avoir à faire!
AURICE. — Pardon...
ERBELIN, violent. — C'est l'un ou l'autre!... Ex- quez... expliquez...
AURICE. — Pas de menaces, monsieur, pas de ère...
HERBELIN, plus violent encore. — Si ma fille s'est ssée embrasser... elle vous aime... mais, je le ré- e, si elle a été embrassée de force... c'est à moi e vous allez avoir à faire...
Mme BEAUTHIER, sur les marches de la maison. — nonne n'a pas été embrassée de force!
HERBELIN. — Comment le savez-vous?
Mme BEAUTHIER, descendant. — Puisque je vous le !... Herbelin, voulez-vous me laisser cinq minutes ec monsieur de Varançay...
HERBELIN. — Mais...
Mme BEAUTHIER. — Votre thé va être froid! lez... allez...
HERBELIN. — Pourquoi?
Mme BEAUTHIER. — Cinq minutes! Je vous de- ande cinq minutes... au bout desquelles je me vante avoir arrangé les choses.
HERBELIN. — Je le souhaite!
MAURICE. — Moi aussi!
HERBELIN, sur les marches. — Mais vous ne par- rez pas sans m'avoir revu, monsieur?
MAURICE. — Non, monsieur.

Herbelin rentre dans la maison.

Mme BEAUTHIER, s'asseyant. — Asseyez-vous, mon- eur. Je viens de voir Simonne, j'ai causé avec elle... ... peut-être, allez-vous me comprendre... et, peut- tre, allons-nous nous entendre. Je suis au courant e tout. J'ai contribué à l'éducation de Simonne et 'ai été son unique confidente, il y a deux ans, orsqu'elle a commis la faute que vous savez...
MAURICE. — Il y a deux ans, dites-vous, que...
Mme BEAUTHIER. — Oui. Je ne viens pas ici ssayer de diminuer, à vos yeux, cette faute... Non. e viens seulement pour en compléter le récit. Si- onne, dans son trouble, ne vous a pas expliqué a chose. Elle vous en a trop dit... ou pas assez. Puisque vous lui semblez digne de connaître le se- ret de sa pauvre petite existence... vous allez le onnaître tout entier!... Les mots ne vous font pas peur?
MAURICE. — Non, madame, du tout.
Mme BEAUTHIER. — Tant mieux!... Simonne a onnu, au bord de la mer, il y a deux ans, un étranger, jeune et marié, qui lui a fait la cour, dont elle est devenue amoureuse et dont elle a été la maîtresse. Je pourrais vous dire qu'elle n'a pas aimé cet homme... mais, ce serait aggraver sa faute, n'est-ce pas?... Ils se sont aimés pendant trois mois, pendant les vacances... Puis, cet homme est retourné dans son pays et Simonne est revenue à Paris.
MAURICE. — Et elle n'a pas cherché à le revoir?
Mme BEAUTHIER. — Oh! non, jamais!... Ils se sont dit adieu, pour toujours, après ces trois mois de... disons le mot, de liaison. Donc, j'ai pensé qu'il fallait vous mettre au courant, complètement...
MAURICE. — Certainement, madame, certainement... Et ces renseignements eussent été indispensables, si un mariage était possible entre Mlle Herbelin et moi...
Mme BEAUTHIER. — Monsieur, je vous jure, sur mes cheveux blancs, que jamais Simonne n'a revu ce monsieur...
MAURICE. — Je vous crois, madame, je vous crois, mais... ça ne suffit peut-être pas! Madame, si j'épousais Mlle Herbelin, maintenant, elle supposerait que je l'épouse malgré ce qu'elle a fait!
Mme BEAUTHIER. — Oh! monsieur, Simonne est incapable d'une telle pensée!... Simonne sait bien que vous l'aimez!
MAURICE. — Oui, mais, moi, je ne sais pas si elle m'aime!
Mme BEAUTHIER. — Oh!
MAURICE. — Elle ne me l'a tout de même jamais dit.
Mme BEAUTHIER. — Et si je vous le disais, moi, qu'elle vous aime!
MAURICE. — Je préférerais le lui entendre dire! Voyons, madame... supposez un instant que M. Herbelin ait envie de se débarrasser de sa fille...
Mme BEAUTHIER. — Oh!
MAURICE. — Tout est possible! Et, supposez que l'occasion qui se présente — moi — soit rare!... (Simonne sort de la maison et descend.) Supposez qu'il n'y ait pas beaucoup de gens disposés à épouser la fille la plus charmante du plus honnête des bookmakers... supposez-le...
Mme BEAUTHIER. — Ah! oui, pardi... si vous vous imaginez qu'on court après vous... après votre titre... si vous le croyez, rien ne pourra vous prouver le contraire!
MAURICE. — Si Mlle Herbelin m'aimait... elle saurait me le prouver...
SIMONNE. — Partons ensemble.
MAURICE. — Elle vient de me le prouver, madame!
SIMONNE. — Partons tout de suite!
Mme BEAUTHIER. — Simonne, es-tu folle?
SIMONNE. — Non, écoutez-moi... je sais ce que madame Beauthier vous a dit... mais j'ignore ce que vous lui avez répondu... et je veux l'ignorer toujours... et je ne veux pas qu'il soit question de mariage entre nous!
MAURICE, à Mme Beauthier. — Là! Je vous le disais!
Mme BEAUTHIER. — Monsieur, il n'est pas possible que vous vous prêtiez à cette infamie.
SIMONNE. — Madame Beauthier, soyez avec nous... ne m'empêchez pas d'être heureuse!... Il faut tout de même qu'à quelque chose mon malheur me soit bon!... En m'enfuyant de chez moi, en renonçant de gaieté de cœur à ce que papa appelle ma fortune... je suis bien sûre d'être aimée pour moi-même!
MAURICE, prenant Simonne dans ses bras. — Est-ce

que je n'en suis pas sûr, moi aussi, maintenant!

Mme BEAUTHIER. — Ma petite Simonne...

MAURICE. — Nous allons partir tous les deux. Connaissez-vous le Tyrol?

SIMONNE. — Non.

MAURICE. — Je vous présenterai, il est charmant!

Mme BEAUTHIER. — Ils sont fous! ils sont fous!... Mais, au moins, avez-vous de quoi voyager?

MAURICE. — Aïe!

SIMONNE. — Oui, madame Beauthier, j'ai pris dans votre armoire tout ce qu'il y avait d'argent liquide...

Mme BEAUTHIER. — Oh!...

SIMONNE. — Oui!...

Mme BEAUTHIER. — Oh! Mes économies!

Elle remonte vers la maison en levant les bras au ciel.

MAURICE. — Vous êtes une enfant!

SIMONNE. — C'est de mon âge!

MAURICE. — Je partirai quand nous serons tes!

SIMONNE. — Quittes?

MAURICE. — Oui! Je vous ai donné, tant baiser... il faut me le rendre!

SIMONNE. — Justement, je l'ai sur moi!

Elle lui saute au cou et l'embrasse sur les lèv

HERBELIN, entrant. — Encore!.. Ah! cette

MAURICE. — Cette fois-ci, je l'épouse!

HERBELIN. — Heu...

Mme BEAUTHIER. — Ah!

SIMONNE. — Oh!

HERBELIN. — Vrai?

MAURICE. — Oui!

SIMONNE. — Oh! Pourquoi... pourquoi m'épo

MAURICE. — Parce que... parce que je viens lement de m'en rendre compte... parce que aucune importance de se marier!

RIDEAU

Mme Charlotte Lysès.